

La Méthode Cogito

COGITO ✓

La Méthode Cogito

© Texquis, 2012 pour la 1^{re} édition

© Texquis, 2016 pour la 2^e édition

© Texquis, 2020 pour la 3^e édition

© Texquis 2025 pour la quatrième édition mise à jour et augmentée

Texquis est une marque de Printype Network SRL
chaussée d'Alseberg, 1017 B – 1180 Bruxelles — info@texquis.com
Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Distributeur pour la France, la Belgique, la Suisse et le Canada :
SODDIL [Société de Diffusion et Distribution Indépendante du Livre]
16 boulevard Saint-Germain 75005 Paris.
Tél: 01 60 34 34 32 — soddil@soddil.com

ISBN 978-2-930650-00-5

Découvrez le Séminaire en Méthode et organisation du travail universitaire

Trois heures strictement individuelles pour vous aider
à identifier votre méthode de travail

Nous partirons de l'objectivité de vos derniers résultats et aborderons,
ensemble, tous les chapitres de la méthode de travail.

Supports, Sélection, Mémorisation, rôle de la table des matières.
À chaque fois, sur le plan théorique et par des exercices pratiques
qui vous montreront exactement comment cela fonctionne.

Besoin d'un coup de pouce dans vos études ?

Réussir, ça s'apprend.

Coaching, cours, blocus assisté, Séminaire Méthode :
ensemble, nous choisirons la formule la mieux à même
de vous mener à la réussite de vos études.

078 056 056

cogitobelgium.com

admin@cogitobelgium.com

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
1. POURQUOI TANT D'ÉCHECS?	10
2. DES ÉTUDES SUPÉRIEURES?	12
3. QUELLES ÉTUDES SUPÉRIEURES?	14
4. NE VOUS LAISSEZ PAS IMPRESSIONNER	16
5. LES RUBRIQUES NÉCESSAIRES DE VOTRE MÉTHODE DE TRAVAIL (SSME)	20
6. PREMIÈRE SEMAINE DE COURS	23
7. VOS SUPPORTS D'ÉTUDE	27
8. LE PLAN DE VOTRE TRAVAIL	30
9. LA COMPRÉHENSION	35
10. SÉLECTIONNER L'INFORMATION PERTINENTE	39
11. LA MÉMORISATION	43
12. LES EXERCICES	49
13. LES EXAMENS	51
14. LES GRANDS ABSENTS: L'HORAIRE, LE SCRIBE ET LE HIBOU	60
POUR CONCLURE	64
REMERCIEMENTS	66

INTRODUCTION

Ce qu'est cette méthode, et ce qu'elle n'est pas

Il est utile, pour définir son objet, de commencer par dire ce qu'il n'est pas ; c'est ainsi qu'en chimie on situe les nouvelles réalités appréhendées en les dissociant de substances comparables¹ et qu'Aristote, par distinctions successives, discernait ses sujets d'étude.

Depuis les Grecs, de nombreux auteurs de pédagogie couchent leur exposé technique — comment enseigner, comment apprendre ? — dans l'écrin d'une théorie éthique et morale. Souvent l'aspect politique domine si bien le propos qu'on reste en peine de trouver des solutions d'étude exploitables. Notre objet sera plus modeste et d'une nature toute technicienne : faire en sorte qu'en observant nos préceptes, vous soyez en mesure de **vous fabriquer un système d'étude** adéquat à la réussite dans l'enseignement supérieur.

De la querelle qui, dans le domaine de la technique pédagogique, oppose certains contemporains aux tenants de la tradition, nous ne dirons rien. Notre seul critère étant celui de l'efficacité, nous emprunterons aux techniques les mieux éprouvées,² aussi bien qu'aux acquis plus récents de l'école de gestion mentale.

¹ Voy. l'identification, par distinctions successives, du polonium par Pierre et Marie Curie, que raconte B. Latour dans *La science en action*, Folio Essais, 213s.

² On en apprend davantage sur l'art de la mémoire, par exemple, dans la *Rhétorique à Herennius*, ouvrage anonyme et sans prétention du premier siècle avant Jésus-Christ (*cfr. infra* le « palais de mémoire »), que dans un grand nombre d'ouvrages contemporains.

Le cœur de notre méthode est le fruit empirique d'une expérience singulière, qui se compose de quatorze années d'études universitaires, et de vingt-cinq années d'enseignement au niveau universitaire.³ Tout au long de ces dix années d'enseignement, nous avons accompagné des milliers d'étudiants du supérieur, en Belgique et en Suisse, vers la réussite de leurs examens. Pourtant, comme la majorité des étudiants, nous avons émergé du secondaire sans méthode de travail ni même l'idée qu'une telle chose pouvait exister. Nous manquâmes nous étrangler lorsqu'en terminale, ou rhétorique —, le mot conserve un usage résiduel en Belgique, on l'a presque complètement oublié en France — nous apprîmes que nous devrions, à l'université, mémoriser cent pages pour un seul cours, parfois davantage ! Barbare, inhumaine même, nous paraissait cette sombre perspective.

Cette impréparation s'aggrava bientôt de la confusion des conseils de méthode dispensés par nos professeurs, en première année de droit. Nous eûmes ainsi un professeur, par ailleurs avocat à la Cour de cassation, qui expliquait qu'il fallait proscrire l'apprentissage « par cœur », à réserver aux perroquets et animaux sans cervelle. De la compréhension de la matière devait découler sa mémorisation. Pourtant **la mémorisation ne coule pas de la compréhension comme d'un robinet**. Même en développant une compréhension suraiguë du fait que les différents tribunaux de l'ordre judiciaire se partagent des compétences matérielles et territoriales, l'anti-perroquet est bien démuni lorsqu'il s'agit d'imputer tel cas à une juridiction, s'il n'a pas mémorisé l'essentiel de leurs attributions. De même, l'anatomie des muscles du corps, ou la liste des molécules en pharmacologie se comprend moins qu'elle ne se mémorise. Nous dûmes, dès lors, construire notre système d'étude non pas avec mais en dépit de ces conseils, sur la belle feuille blanche du secondaire. C'est assez dire que la détresse méthodologique de l'étudiant de première année ne nous est pas étrangère.

Au fil des chapitres, nous vous fournirons, aussi souvent que possible — soit en les listant de manière synthétique à la fin de certains chapitres, soit en les signalant par des caractères gras —, des recommandations pratiques, dont

³ Dans le cadre de *COGITO*, école d'accompagnement d'étudiants que nous avons cofondée en 2001.

l'ensemble esquisse un système d'étude. Notre plan sera linéaire et globalement chronologique, et suivra celui d'une année d'enseignement supérieur en Belgique, France et Suisse romande.

Aucune de nos préconisations ne présente le moindre intérêt si vous ne la mettez pas en pratique. Lire distraitemment un manuel comme celui-ci d'une traite avant de passer à autre chose ne sert à rien. Lisez un chapitre, puis mettez-le tout de suite à l'essai.⁴ Testez-vous aussi souvent que possible ! Prenez un texte qui vous plaît, sélectionnez-y l'information pertinente, mémorisez-la, enfermez-vous dans le silence (précieux !) de votre esprit pour y faire danser les informations, les mettre en rapport, en phrases. Vous les *approprier*.

**« De cette douleur de l'étude,
aucune méthode ne vous dispensera.
En revanche, une bonne méthode vous
dispensera des souffrances inutiles. »**

Votre esprit est la clef. Il faut apprendre à l'habiter. D'une mansarde, vous ferez une cathédrale. Posez-vous des questions, restituez la matière, jouez et surjouez l'examen. Et derechef, avec un autre texte. Comment acquérir un *art pratique* tel que l'étude, si ce n'est par l'exercice ? Si vous attendez de notre méthode qu'elle vous dispense de l'effort, la pénibilité, la souffrance même, parfois l'humiliation — dans le sens : école d'humilité — qu'impliquent des études supérieures, passez-le à votre voisin, car il y a erreur sur la marchandise. Pour gratifiante et jouissive qu'elle soit par les découvertes et l'amélioration de soi qu'elle comporte, **l'étude est un processus douloureux**. Étudier, c'est comme gravir une montagne : vous vous faites mal, faites fausse route,

⁴ Nous abordons, dans les trois premiers chapitres, des questions préalables à l'inscription en faculté / école supérieure ; si vous êtes déjà inscrit, passez tout de suite au chapitre quatre.

êtes obligé de changer de voie et d'emprunter des chemins de traverse, vous écorchez les chairs. Mais êtes heureux tout du long, car constamment vous progressez, jusqu'à la délivrance de l'accession au sommet. **De cette douleur de l'étude, aucune méthode ne vous dispensera. En revanche, une bonne méthode vous dispensera des souffrances *inutiles*.**

En dernière analyse, vous êtes le seul architecte de votre système d'étude. Faites de ce manuel l'esclave⁵ de la construction de votre méthode de réussite, il vous rendra de fieffés services. Comprenez que **ce que vous cherchez est un système d'étude, pas des conseils disparates**. Si vous refermez ce manuel avec l'idée que « oui, certains conseils sont utiles », votre bénéfice est nul : une collection de conseils pris de-ci, de-là, au petit bonheur la chance, selon vos humeurs, ne fait pas un système d'étude. Or, c'est d'un système d'étude, et de rien d'autre, que vous avez besoin. La méthode Cogito n'est pas la seule. Mais si vous la mettez en œuvre, faites-le intégralement, quitte bien entendu à en acclimater chaque étape à votre personnalité et votre génie propre !

Ne soyez pas impatient. Se construire une méthode commence par identifier et écarter tout ce qui ne marche pas. Ce n'est qu'après avoir patiemment débroussaillé le terrain — l'objet des chapitres qui suivent — que vous commencerez à vous construire votre méthode. Lorsque vous aurez écarté les conseils et méthodes objectivement « foireux », par élimination ne resteront que les techniques efficaces — dont il ne s'agira plus que de faire un système qui vous convient. Cela prendra du temps, des essais, des erreurs, un peu d'humilité, de la frustration... et beaucoup de joie !

Mais vous êtes si pressé ! Ce que vous voulez, ce n'est pas de la lecture, c'est la méthode Cogito ! Alors, voilà sans plus attendre la méthode Cogito :

1. Un support unique, complet et actuel par cours ;

⁵ Dans la Rome antique, le *paedagogus* était un esclave qui accompagnait l'étudiant sur le chemin de l'école ; du grec ancien παιδαγωγός (*paidagōgos*, de παῖς, enfant + ἄγωγός, *agōgos*, guide), même acception.

2. Sélection rigoureuse de l'information pertinente ;
3. Mémorisation par d'inlassables répétitions + table des matières ;
4. L'examen comme performance.

Voilà. **SSMP**. S comme support, S comme sélection, M comme mémorisation et P comme performance. Rajoutez le plan de travail, tout y est. Vous avez appris quelque chose ? Peut-être, mais sans aucun doute serez-vous passé à côté de l'essentiel. Pourquoi ne reprendrions-nous pas les choses par le début, en ayant soin de les contextualiser ?

1. POURQUOI TANT D'ÉCHECS ?

Tout étudiant qui envisage des études supérieures se trouve confronté à cette vérité intimidante du taux d'échec exorbitant que connaissent les premières années du supérieur. Jusqu'à 60 % d'échec en première année et même au-delà, dans certaines facultés.

Comment l'expliquer ? La cause est d'abord idéologique et réside dans l'idée que tout le monde doit mener des études supérieures, et qu'est condamné à gémir au bas de l'échelle sociale celui qui ne les a pas réussies. Relevons l'absence d'examen d'entrée, qui repose elle-même sur la conviction que l'étudiant issu de milieux socialement et culturellement défavorisés exploitera sa première année d'études supérieures pour se remettre à niveau.

On discerne, ensuite, une cause pratique : c'est l'un des paradoxes de nos sociétés que, dans le même temps que l'on considère que tout le monde doit faire des études supérieures, plus personne ne s'y prépare correctement. Sauf à sortir d'un établissement privilégié tel que le Collège Saint-Michel (Bruxelles), le Lycée Henri-IV (Paris) ou le Collège Calvin (Genève), la plupart des étudiants n'auront pas été mieux préparés aux exigences de l'enseignement supérieur que nous ne l'avons été.

Concrètement, quelles leçons tirer de cette hécatombe ? Il faut **accepter que vous n'avez pas été préparé à réussir vos études supérieures**. Réussir dans le supérieur, pour le dire autrement, supposera de votre part un effort d'adaptation, une mise à niveau. Cet **upgrade** n'attendez pas de l'université ou de votre école supérieure qu'elle vous le procure. Ce n'est pas leur rôle, et ces institutions n'en ont pas les moyens. Écartée d'emblée, l'idée du « Je travaille, on verra... » : c'est tout vu ! Si vous travaillez comme vous le fîtes dans le secondaire — même un peu plus, même un peu mieux — vous échouerez.

Le niveau d'exigence, dans le supérieur, est incommensurable à ce que vous avez connu dans le secondaire.

En somme, vous devrez apprendre à étudier.

Deuxième enseignement : de ce darwinisme de la première année de l'enseignement supérieur,⁶ vous tiendrez compte dans le rapport à la vision des choses de vos camarades. La cruelle réalité d'une première année d'enseignement supérieur est que la majorité des étudiants dans l'amphithéâtre — pour ne pas parler de ceux qui ne s'y présentent pas — échouera. À défaut de prendre des notes personnelles, il ne suffira pas de solliciter le ou la plus sympathique de vos camarades. Encore faudra-t-il vous être assuré préalablement de la qualité de son travail ! Plus généralement, vous devrez apprendre à vous distinguer des rythmes et conceptions des autres étudiants. Car, en première année de l'enseignement supérieur (dans les filières sans examen d'entrée), **s'inscrire dans la moyenne revient à se réinscrire en première année.**

Intégrer la nécessité d'une mise à niveau méthodologique et se hisser au dessus de la moyenne : telles sont les deux leçons qui doivent être tirées de la réalité de l'échec en première année du supérieur.

Avant de tenter de vous aider à circonscrire votre choix d'études, répondons à une question qui ne conditionne pas la réussite, mais lui prépare un terrain favorable :

⁶ Darwinisme tout métaphorique et qui n'a rien d'inéluctable ; c'est précisément l'ambition de ce manuel que de vous aider à maîtriser votre environnement !

2. DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ?

« Pourquoi pas ? » ne suffit pas !

Le sujet est épineux en cela qu'il cristallise un grand nombre de préjugés et de malentendus. Ainsi, la défiance à l'égard de la « reproduction sociale »⁷ est-elle si grande que toute analyse qui semble accréditer l'idée que « tout le monde n'est pas fait pour telles ou telles études » paraît suspecte. De plus, nombreux sont les individus à n'avoir pas fait d'études supérieures qui souffrent d'un complexe tout au long de leur existence. Enfin, pourquoi ne pas essayer ?

Toutefois la question pourrait être mieux posée. L'alternative n'est pas entre les études supérieures et n'en pas mener, elle comporte *trois* branches : ne pas entamer d'études supérieures, entamer des études supérieures et les réussir, entamer des études supérieures puis échouer. On ne rate pas dans le supérieur comme on manque une correspondance ferroviaire. L'échec, dans le supérieur, se compte *en années*. Un nombre considérable de jeunes entament des études supérieures, échouent, persistent, manquent à nouveau, pour quitter le supérieur après deux, trois, voire cinq ans, sans le moindre diplôme. Nous avons connu tant d'étudiants qui n'étaient manifestement pas « faits » pour leurs études, mais qu'une série de facteurs — contrainte familiale, pression sociale, conviction personnelle de rater leur vie à défaut de décrocher un diplôme — condamnaient à s'acharner au delà du raisonnable. On parle

⁷ Par reproduction sociale, on vise le processus par lequel les enfants des classes aisées accèdent aux échelons les plus élevés de la société, au quadruple plan économique, culturel, social et « symbolique » (Bourdieu) ; laissant aux moins bien nés les fonctions inférieures. La reproduction sociale s'oppose à la mobilité sociale.

rarement de ces étudiants, victimes du préjugé selon lequel il faut mener des études supérieures à tout prix. Ils sont pourtant des milliers à quitter, chaque année, nos systèmes d'enseignement, après le sacrifice coûteux (pour eux, leurs parents, la collectivité) de plusieurs années de leur vie.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler, à ce stade, qu'**il n'est pas nécessaire de décrocher un diplôme du supérieur pour réussir sa vie professionnelle** et qu'**être diplômé ne garantit nullement de briller**. Le cofondateur de *Microsoft*, Bill Gates, ne détient [aucun](#) diplôme universitaire : a-t-il, pour autant, raté sa carrière ? Steve Jobs, cofondateur de *Apple*, [quittait](#) l'université après six mois. On dira : ce sont des génies ! Peut-être (quoique ce soit discuté dans le cas du premier, que le second taxait de voleur d'idées sans imagination !), mais ils sont légion dans les affaires, le commerce, la politique, l'art et tant de métiers, à n'avoir pas accompli d'études supérieures. Notons, en outre, que des milliers d'étudiants sortent chaque année de nos universités avec un diplôme, certes, mais sans la moindre perspective professionnelle, ni même l'idée du métier qu'ils pourraient entreprendre.

Si vous n'entrez des études supérieures que par défaut, le risque est réel que votre parcours professionnel soit à l'avenant. Concevez que, dans la grande majorité des hypothèses, des études menées par défaut et sans goût, si même vous les réussissez, vous conduiront à des situations professionnelles médiocres. La décision d'entamer des études supérieures doit être réfléchie.

3. QUELLES ÉTUDES SUPÉRIEURES ?

On ne peut, en effet, répondre à la question de principe — dois-je, ou non, entamer des études supérieures ? — qu’après avoir examiné et exploré de manière approfondie le champ des possibles. Face à cette nécessité du choix, la plupart des étudiants optent par élimination. Prenons un exemple : vous considérez que vous n’avez pas d’affinités particulières avec les chiffres, excluez les sciences exactes, constatez votre manque de vocation pour l’enseignement, écartez tout ce qui possiblement s’y rapporte, êtes néanmoins désireux d’accomplir des études sérieuses vous ouvrant un large éventail de possibilités professionnelles... vous voilà étudiant en droit !

Mais avant de vous inscrire en droit, vous devriez, en fait vous devez si vous souhaitez poser un choix rationnel et éclairé, **aller suivre quelques heures de cours en amphithéâtre**, pour vous assurer que les rigueurs du droit romain, les ornements baroques de l’histoire juridique administrative et les équilibres délicats de la Constitution excitent votre appétit. Dans le cas contraire, il serait préférable de vous abstenir. **À cette expérience *in vivo*, on ajoutera volontiers la sollicitation d’une personne fraîchement diplômée de ces études, qui pourra tout à la fois vous éclairer sur son vécu d’étudiant, et sur la concrétisation professionnelle de son parcours académique.** Vous destinez-vous à l’exigeant métier d’avocat fiscaliste ? Décrochez votre téléphone, appelez des avocats fiscalistes. Sans doute certains refuseront-ils de vous répondre, mais vous finirez par entrer en rapport avec un avocat qui sera non seulement prêt, mais flatté de vous éclairer sur les réalités de sa profession (cas vécu par l’auteur de ces lignes). Osez ! Si l’un et l’autre — les études, le vécu professionnel — vous séduisent, il ne vous restera plus qu’à vous inscrire !

Dernière remarque : celle du rapport entre le choix d'étude et les débouchés professionnels. Il faut prendre garde à ne pas choisir des études en ayant exclusivement égard aux débouchés professionnels. Il est, en effet, possible d'*inventer* son propre métier ; c'est l'une des définitions de l'entrepreneur. Encore faut-il en avoir la vocation. Si c'est votre cas, optez pour des études qui vous doteront d'outils généralistes utiles dans la construction et le développement de votre activité. On songe bien sûr aux écoles de commerce, mais un master en informatique, ou en droit, vous serait également bien utile.

Vous direz : tout cela est bel et bien, quel rapport avec la méthode de travail ? Si votre choix d'étude n'est pas éclairé, vous vous rendrez plus difficile une tâche qui s'annonce déjà délicate. Dit autrement : trouver la motivation à travailler dans un contexte plaisant, qui vous ouvre des perspectives enthousiasmantes, n'est pas facile. Le faire hors ce contexte, est mission impossible.⁸

Concrètement, dans le choix de vos études supérieures, veillez à :

- Ne pas entamer des études supérieures seulement parce que le contexte social et familial vous y pousse ;**
- Explorer largement le champ des possibles avant de choisir une filière ;**
- Vous frotter aux réalités concrètes, si possible en amphithéâtre, de la faculté considérée ;**
- Échanger avec des personnes récemment diplômées de la faculté, sur leur vécu d'étude et leur réalité professionnelle.**

⁸ « Et si je ne fais d'études supérieures, je fais quoi ? » : à cette question légitime des systèmes tels que le système allemand répondent par l'apprentissage. La prise en charge de cette question dépasserait toutefois le cadre de ce manuel.

4. NE VOUS LAISSEZ PAS IMPRESSIONNER

Partant du principe que vous n'avez été qu'imparfaitement préparé à entreprendre des études supérieures, vous vous mettrez rapidement en recherche de conseils sur le plan de la méthode de travail. La présence dans vos mains du présent manuel en atteste ! Ce faisant, vous buterez sur un écueil qui n'est **pas la carence, mais l'abondance des conseils, techniques et recettes dans le domaine de la méthodologie du travail** universitaire. Nos librairies sont gorgées de manuels de méthode de travail et vos professeurs ne seront pas les derniers à vous en prodiguer.

Face à cette abondance, la difficulté est double. D'une part, plus vous élargirez le périmètre de vos lectures et consultations, plus vous récolterez des conseils contradictoires. D'autre part, à supposer même que vous parveniez à faire un tri cohérent, des conseils ou recettes disparates ne font pas un *système* d'étude (une méthode n'est jamais qu'un système d'étude). Or c'est bien d'un tel système d'étude, ou méthode, que vous avez besoin.

Quant aux conseils contradictoires. Dans le domaine de la méthodologie du travail universitaire, à chaque conseil semble devoir correspondre, ailleurs dans la littérature, son équivalent négatif (résumer / ne pas résumer ; mémoriser / pas de « par cœur » ! ; écrire / parler). Comment expliquer le phénomène ? D'abord parce que la pédagogie n'est pas une science exacte, mais humaine, donc plus difficile à vérifier et réfuter, et que de nombreux pédagogues semblent moins soucieux du réel, que de mettre leurs théories en concordance avec leurs convictions philosophiques et morales. C'est en somme la tradition et la filiation du philosophe Jean-Jacques Rousseau qui régalaient ses lecteurs de

conseils pédagogiques sur l'éducation des enfants, tout en [abandonnant](#) ses cinq enfants à l'assistance publique.

De plus, les conseils pédagogiques dispensés par les professeurs du supérieur ne sont pas toujours adéquats. Nombre de professeurs sont convaincus que la pédagogie, comme science, n'existe pas et qu'il appartient à chaque étudiant de cerner, par l'expérience, sa propre méthode de travail, leur apport se limitant à assaisonner leurs leçons de réminiscences de leurs propres études.

Deux exemples. Rappelons le cas de ce professeur qui nous assurait que la mémorisation devait être réservée aux cacatoès et que, tout étudiants en droit que nous étions, c'était de la seule et noble compréhension de nos milliers de pages de matière, que nous devions attendre leur triviale mémorisation. D'autres professeurs attiraient, tout au contraire, notre attention sur les nécessités conjuguées de la compréhension *et* de la mémorisation, sans que l'on puisse faire l'économie de l'une ou de l'autre, ni les identifier. Comment résoudre la contradiction ?

Autre exemple, encore plus fréquent, celui de ces professeurs qui soutiennent la nécessité de résumer un cours avant de l'étudier. **Conseiller à un étudiant en médecine ou en droit de résumer ses cours avant de les étudier, revient à lui fermer le couvercle du piano sur les doigts pour lui apprendre à en jouer.** Nous avons connu des dizaines d'étudiants qui, après avoir assisté à la totalité de leurs cours, se sont lancés — respectant en cela le conseil qu'on leur avait, souvent de plusieurs sources, donné — dans la rédaction de résumés puissamment charpentés, en veillant à ne pas abandonner la moindre parcelle d'information potentiellement pertinente. Ces étudiants terminent généralement leur session d'examen dans un état comateux, sans être le plus souvent parvenus ne serait-ce qu'à achever leurs résumés, à plus forte raison les étudier.

Se niche du reste, au cœur de ce processus morbide, un mécanisme pervers : d'une part, l'étudiant résume parce que ses professeurs lui ont recommandé de procéder de la sorte, donc avec une parfaite bonne conscience. D'autre part, construire patiemment ses résumés permet à l'étudiant de reporter

toujours plus tard la partie universellement la plus éprouvante, douloureuse même, de l'étude : la mémorisation.

Les contraintes factuelles de la question « résumer ou pas résumer » sont, en réalité, si simples, que l'on devrait s'y tenir. On ne peut attendre d'un étudiant de première année de l'enseignement supérieur qu'il fasse mieux que son professeur, donc son résumé se réduira nécessairement à une collation de phrases et d'informations directement issues du livre — ou des notes, des slides — de cours. Autrement dit, **l'apport intellectuel du résumé est nul**. Dans ce cas, pourquoi condamner l'étudiant à jouer au moine copiste ?

Ce qui est à faire est **sélectionner l'information pertinente dans le support de cours** original, **en soulignant les informations pertinentes, ou les surlignant**. Usant, le cas échéant, de codes couleur — il vous incombera de trouver la modalité la plus convenable — mais vous dispensant, dans tous les cas, de recopier des phrases du support de cours. Soulignons également, avec force, qu'un aspect de la mémoire est la mémoire visuelle et qu'en copiant son manuel (ses notes), l'étudiant casse inévitablement cette mémoire visuelle puisqu'il ajoute, au support de cours original, un nouveau support personnel (partageant sa mémoire visuelle entre deux supports, au lieu de la concentrer sur un seul). Reste l'argument qui, à lui seul, suffit à clore ce vilain débat, qui est le temps : aucun étudiant de physique, médecine ou droit n'a le temps, sauf à y sacrifier ses nuits, de résumer — c.-à-d., recopier — la totalité de ses cours.

On nous répond : « Oui, mais moi je ne suis ni en pharmacie, ni en droit, mes cours sont beaucoup plus modestes, pourquoi ne pas les résumer ? » Parce que la méthode de travail doit s'envisager de manière rationnelle. Est à retenir tout procédé qui ajoute à votre connaissance de la matière, sauf s'il existe un autre procédé qui vous permet d'atteindre le même résultat en moins de temps. Or, **le résumé n'ajoute aucunement à votre connaissance de la matière**. Pourquoi perdre votre temps ? « Ah oui mais moi je suis cette singularité qui va chercher des infos au delà même de mes cours, et donc dans mon cas résumer est rationnel ! » Seulement si vous prétendez vous hisser d'emblée à un niveau de connaissance supérieur à celui du prof... On ornera sagement

le cours d'embellissements personnels ; on ne tentera pas de lui substituer sa propre synthèse. Résumer vos cours, au sens strict du mot résumer, est *toujours* une erreur de méthode : c'est une vérité universelle. Ne nous prenez pas au mot. Cette vérité, vous la testerez, c.-à-d. vous comparerez, en termes de connaissance effective de la matière, la méthode Cogito et la méthode du résumé.

À cette sélection de l'information pertinente *intra*-support de cours original, il conviendra d'adjoindre — et de mémoriser — une **table des matières**. Ne confondons pas table des matières et résumé. En clair, la table des matières est un plan complété de mots-clefs, fruit d'un travail de questionnement sur les informations pertinentes du cours et sur la manière d'établir, entre ces informations, des liens.

5. LES RUBRIQUES NÉCESSAIRES DE VOTRE MÉTHODE DE TRAVAIL (SSME)

Quelle que soit la méthode de travail que vous façonnerez, celle-ci devra comprendre un certain nombre de rubriques. Nous allons les passer en revue, dans leur ordre logique, avant de les approfondir tour à tour dans les chapitres suivants.

Support. Pour chaque cours, il faudra sélectionner, ou confectionner, le support le plus pertinent. De nombreux étudiants se perdent avant même d'avoir entamé leur période d'étude dans les carences de leurs supports de travail. Autre erreur fréquente : le fait de rassembler un trop grand nombre de supports par cours. Cette surabondance est un luxe qu'un étudiant du supérieur ne peut pas se permettre. Un cours, un support. Pas deux. Pas un principal, un accessoire : un seul, l'unique, l'élus !

Compréhension. Attendre d'avoir compris *l'intégralité* d'un cours avant de l'étudier n'a pas de sens. Si un cours comporte, par exemple, dix parties, et que la compréhension de la quatrième partie suppose la connaissance (mémorisée) de la première, il convient, par hypothèse, d'avoir *déjà* étudié la première partie du cours avant d'en pouvoir comprendre la suite. Pour autant, il est vain de se lancer dans l'étude d'un support que l'on ne comprend pas. Disons seulement, à ce stade, que la compréhension n'est pas une étape de l'étude, mais qu'elle lui est consubstantielle.

Sélection de l'information pertinente. On a déjà dit un mot de cet aspect à propos de l'illusion consistant à vouloir résumer un cours avant de l'étudier. La sélection de l'information pertinente se fera, le plus souvent, à même le support du professeur ou, à défaut, dans vos notes de cours. Cette étape est capitale pour les études dont le volume de matière constitue l'une des principales difficultés, telles que les études d'ingénieur et de médecine. Mémoriser sans avoir sélectionné (donc, trié) l'information pertinente oblige à étudier un volume *trois ou quatre fois supérieur* à celui d'un étudiant qui a procédé à cette sélection.

Mémorisation. Étape redoutée par beaucoup d'étudiants, la mémorisation n'en constitue pas moins un passage obligé vers la connaissance. Cela est vrai des cours volumineux, comme des autres matières. Un cours d'histoire, même modique, comporte des dates ; on n'intelligé pas des dates, on les mémorise.

Restitution. En réalité, la restitution s'intègre le plus souvent à la phase de mémorisation, puisque mémoriser suppose d'exprimer la matière, que ce soit oralement ou dans votre esprit. Il faut toutefois y insister, dans le sens où l'étudiant qui connaît sa matière, mais ne parvient pas à la restituer correctement — ne serait-ce que de manière structurée — ajoutera de dispensables embûches à son parcours du combattant. Il en va de l'expression écrite et orale comme des chiffres : les étudiants ne sont pas tous égaux face à ces exercices. Toutefois, à la différence de la célèbre « bosse des math », l'expression se travaille et l'on peut, en s'y appliquant, faire des miracles ! Mener des études supérieures suppose, à tout le moins, la capacité de *structurer* un exposé.

Les examens. On serait fondé à penser qu'après l'étude, il n'y a plus rien à travailler : le jour de l'examen, advienne que pourra. Toutefois les examens, particulièrement oraux, comportent une dimension de « performance », au sens anglo-saxon, ou prestation, dans son acception théâtrale, qu'on ne doit pas négliger. En oral, plaire à l'examineur — dans le sens noble et spirituel du terme ! — est de bonne politique.

Dernière rubrique, et non la moindre : le **rythme**. Étudier efficacement suppose que vous donniez à votre étude un rythme universalisable à la *totalité* de votre période d'étude. Une période d'étude jointe à la session d'examen se prolonge généralement plus d'un mois. Par conséquent, l'exercice s'envisage comme une course de fond, plutôt que comme un effort violent. Vous apprendrez à ménager votre monture, en adoptant un rythme d'étude certes intense, mais régulier, et sans exception, en veillant à récompenser vos efforts.

Telles sont les rubriques de la méthode de travail.

6. PREMIÈRE SEMAINE DE COURS

Prenez vos marques !

La première semaine de cours est déterminante.

Tout d'abord, les premières heures de cours — souvent la première — sont mises à profit par les professeurs pour vous renseigner **de nombreux détails pratiques qui s'avèreront fructueux dans la suite de votre année**, tels que : leurs attentes, le mode d'interrogation (écrit, oral, QCM), le caractère suffisant du livre de cours ou des notes de cours — ou l'obligation de connaître les deux — les parties du livre de cours qui ne doivent pas être sues, l'utilité de lectures connexes. Autant de « détails » dont on conviendra qu'ils n'en sont pas. Mieux vaut en prendre connaissance de manière directe et personnelle.

Cette dernière phrase renvoie à une problématique plus large, également décidée lors de la première semaine de cours, qui est celle de votre assistance aux leçons. Ici, nous pourrions nous cantonner au registre de la grand-mère qui, débordante de bonne volonté et d'amour pour ses petits-enfants, les adjure d'assister à tous les cours, parce qu'ainsi la moitié du travail sera effectué. Malheureusement, ce n'est pas tout à fait exact, car cela ne suffit pas. Pour peu que vous assistiez aux leçons de manière passive, comme le font beaucoup d'étudiants en Europe continentale, le bénéfice que vous retirerez de votre présence sera négligeable. Quand même vous chercheriez à vous impliquer dans les cours *ex cathedra*, si vous négligez l'étude entre les leçons, vous ne serez pas plus avancé, car rapidement « largué » (donc retour à la passivité).

Constatons cependant qu'à moins de se découvrir une vocation dévorante pour Donkey Kong Bananza ou le billard, la plupart des étudiants du supérieur peuvent se permettre d'assister à leurs cours sans chambouler l'agenda de leurs activités extra-académiques. Si l'assistance au cours, par elle seule, ne vous garantit aucunement la réussite, elle ne peut que vous rapprocher de cet objectif, et demeure par conséquent préférable à l'absentéisme.

Si toutefois votre assistance à tous les cours n'était pas acquise, tâchez de procéder de manière rationnelle, en distinguant selon les cours. Des professeurs se contentent de paraphraser leur livre de cours. Le souvenir nous reste d'une professeure de philosophie qui indiquait au début de son livre de cours : « Ceci n'est pas la photographie du cours. On ne peut photographier ce qui n'existe pas encore », avant d'en répéter oralement, à la plaisanterie près, le contenu. Dans ce cas, il est plus rationnel de consacrer une heure à étudier le cours que deux heures en amphithéâtre (si vous vous dispensez de celles-ci, n'oubliez pas de prêter celle-là!).

Relevons, par ailleurs, que l'assistance épisodique vous condamne à la passivité : ayant perdu le fil du cours, vous ne serez plus en mesure d'en suivre le déroulement. Également à éviter, donc. **Si une sélection doit être opérée, éliminez les cours les plus difficiles, ceux qui apportent de la valeur au livre de cours. Suivez-les sans exception, en veillant à revoir la matière entre chaque leçon.** De cette présence *active* — et c'est là le fond de vérité du conseil de nos parents ! — un étudiant retirera un bénéfice important, sinon en termes de connaissance effective de la matière, du moins dans le repérage du terrain.

Troisième aspect que vous commencerez à traiter dès la première semaine de cours : celui de la gestion du groupe. Dans les rapports que nouerez avec vos condisciples, il sera préférable d'éviter tout à la fois le cynisme et la naïveté. Par cynisme, entendons le comportement de l'étudiant trop intéressé qui sourit pour la première fois à son camarade le matin du jour où il lui demande ses notes. Par naïveté, entendons que vous êtes en auditoire — comme on dit en Belgique — pour réussir vos études, pas seulement pour nouer des relations

amicales. Vous ne nouerez pas de relations d'amitié avec d'autres étudiants parce qu'ils sont bons étudiants, mais parce qu'ils vous sont sympathiques.

Sachant qu'un grand nombre de vos condisciples seront assis au même endroit un an plus tard, le seul critère d'amitié est insuffisant lorsqu'il s'agira de compléter vos notes, demander un complément d'explication, des « tuyaux »⁹ et autres services que tout étudiant du supérieur est naturellement porté à solliciter auprès de ses camarades. On veillera, par conséquent, à distinguer les registres : dès la première semaine de cours, évertuez-vous à comprendre la dynamique du groupe dans lequel vous évoluerez, pour vous situer en son sein. C'est un truisme de dire que les étudiants sérieux sont à privilégier pour tout ce qui regarde vos études au sens strict. Si vous vous définissez comme tel, vous aurez l'intelligence de fonder vos relations d'intérêt partagé et bien compris sur la *réciprocité*.

Dernier élément qui se dessine dès la première semaine de cours : la question du support. Disons seulement, à ce stade, que pendant les leçons, vous prendrez soin de noter la totalité de l'information pertinente : ce n'est pas le moment de procéder à une sélection trop sévère. Celle-ci s'effectuera lorsque vous aurez développé, du cours, une vision à la fois plus globale et plus « intime ». La question du support sera approfondie au chapitre suivant.

Concrètement, vous veillerez à :

- assister à tous les cours la première semaine ;**
- si vous ne pouvez assister à tous les cours au long du quadrimestre (ou semestre, ou *term*), sélectionner les leçons qui ajoutent de la valeur au livre de cours pour y assister de manière systématique sans exception ;**

⁹ Belgicisme qui désigne les questions d'examen récurrentes, dont use cependant Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1918, p. 912.

— comprendre la dynamique du groupe au sein duquel vous vous insérez, en tenant compte du fait qu'un nombre non négligeable parmi vos camarades n'est pas en ordre de réussite.

7. VOS SUPPORTS D'ÉTUDE

Support médiocre = examen raté

La dernière semaine de cours se traduira par une présence assidue à toutes les leçons. Ces dernières heures fourmillent, en effet, de ces précieuses informations dont l'importance avait déjà été soulignée au chapitre précédent, sur ce qui est à connaître, à retrancher, compléter, sur le déroulement de l'examen, etc. Ne comptez pas sur autrui pour prendre connaissance de ces informations à votre place.

Surtout, la dernière semaine de cours est celle de la mise en ordre de vos supports d'étude. On se souvient que le support est l'une des rubriques constitutives de la méthodologie du travail des études supérieures. **Étudier un support incomplet ou criblé d'erreurs vous condamne à l'échec.**

Premier impératif : si le professeur vous dit que la connaissance du livre de cours est suffisante, vous étudierez le livre de cours. Vos notes ni aucun résumé ne seront meilleurs. On veillera, au besoin, à augmenter le livre de cours d'exemples tirés des leçons *ex cathedra*, en ignorant les passages dont il vous aura été dit que vous pouvez les biffer.

Deuxième consigne : si le livre de cours n'est pas suffisant, ou pas à jour (ce qui revient au même), ou qu'il n'en existe pas, vous devrez vous reporter sur les notes de cours. Fuyons les résumés des années précédentes, à moins de nous être assuré — ce qui suppose, la plupart du temps, d'avoir un support

comparatif, à jour quant à lui! — que rien n’a changé depuis l’année de rédaction de cette relique.

« On reste confondu devant la capacité de certains étudiants à transpirer sur d’authentiques antiquités. »

On reste confondu devant la capacité de certains étudiants à transpirer sur d’authentiques antiquités qui, le jour de l’examen, trahiront inmanquablement la source préhistorique de leurs cogitations. **Support médiocre = examen raté.** Du point de vue des notes de cours, la solution idéale, ce sont vos notes, à condition qu’elles soient complètes (*complètes* = pas une seule heure ne manque!)

À défaut, troisième consigne, il faudra vous procurer les notes d’un autre étudiant. Il ne sert à rien de multiplier les copies, en se disant qu’au final on aura toute l’information. Pareil travail de collation, qui suppose par ailleurs de se familiariser avec les symboles d’écriture, quand ce n’est pas l’écriture manuscrite, de plusieurs étudiants, vous condamne à de longues heures d’un travail que vous auriez pu vous épargner. Tâchez d’identifier une et une seule source de qualité (que vous aurez pris la peine, comme signalé au chapitre précédent, de vous ménager en amont, sur la base d’un lien de réciprocité, et non deux heures avant la fin du quadrimestre!) Plus généralement, la question du support doit toujours et partout se résoudre en un seul support par cours. Vous n’avez pas le temps d’étudier un cours dans deux, trois, parfois on voit des étudiants avec quatre supports pour le même cours! **Un support unique,**

actuel et complet, par cours, tel est l'impératif ultime de la rubrique « Support » de votre méthode de travail!¹⁰

L'intelligence artificielle, amie de l'étudiant

Enfin, l'intelligence artificielle (IA) est votre amie. Le débat selon lequel l'IA serait l'ennemi de l'éducation — en facilitant le plagiat — est devenu périmé sitôt posé. C'est que l'IA est un outil formidablement plus fécond. Quand vous rencontrez dans votre support d'étude, quel qu'en soit la source, un passage douteux, soumettez-le à l'IA (Grok, ChatGPT, Perplexity, ...). Et pourquoi pas, à deux d'entre eux, pour recouper l'analyse. L'IA ne vous sortira pas des supports d'étude tout faits — car c'est la matière du prof que vous devez connaître — mais vous aidera à en valider la teneur globale (analyse textuelle globale) et validera tous les passages douteux et incomplets. De ce point de vue, l'IA présente une extraordinaire opportunité dont il serait peu rationnel de se priver.

Concrètement, vous veillerez à vous ménager un support unique, actuel et complet pour chaque matière. Il faudra donc éviter:

- de multiplier les supports pour une même matière;**
- d'utiliser un résumé des années précédentes;**
- d'utiliser un support dont on n'ignore certes pas les carences, mais sans pouvoir les situer — De se priver des ressources de l'IA pour valider, amender, améliorer vos supports**

¹⁰ Proscrirait-on l'usage de ces livres de référence chers aux scientifiques ? On ne peut faire l'économie d'un tel outil lorsqu'il s'agit de préciser, confirmer, illustrer voire compléter l'information du support principal. Reste qu'un départ strict devra, au final, être réalisé entre les informations intégrées au support d'étude, et ce qui ne sera pas retenu.

8. LE PLAN DE VOTRE TRAVAIL

Sous le regard de Chronos, l'inexorable !

Bien sûr, l'étudiant idéal étudie toute l'année, il est studieux et appliqué. Puis, il réussit. Il en va de cet étudiant, présent à tous les cours, avant de les revoir chez lui le soir, comme des anges de Saint Thomas : ils sont si parfaits qu'ils n'ont besoin ni de règles, ni d'aucune méthode.

Qu'en est-il du commun des mortels ? Il faut distinguer selon les matières. Les cours à exercices, de type math, compta, stats, physique ne peuvent que s'étudier dans la durée, en quelque sorte par sédimentation. Leur connaissance résulte de la superposition de strates d'étude qui nécessairement s'inscrivent dans la durée. Dans ce cas, on fera des exercices toute l'année et on aura soin d'appliquer, à ces cours, la méthode que nous préconisons dès la première semaine de cours — ensuite, aussi fréquemment que possible. Il n'y a pas d'alternative.

« L'année universitaire est scandée de périodes de vacance (sans s!) »

Pour les autres cours, on ne commence à se les approprier de façon sérieuse et complète que par blocs, c'est-à-dire au terme d'une période d'étude. L'année

universitaire est scandée de périodes de vacance (sans s : que vous n'ayez pas cours ne veut pas dire que vous êtes en vacances — avec s !) qui doivent être mises à profit pour étudier. En gros et en général, si vous ne travaillez que pendant ces périodes de vacance(s), ça ira ; mais alors il faut le faire sans exception et sans désespérer : vacances = bloque, point barre. L'idéal restant de rajouter à ces périodes quelques week-ends studieux. Dans la suite de l'exposé, nous ne traiterons que de la période d'étude proprement dite, qui s'étend du dernier cours au premier examen. Mais il est entendu que la méthode Cogito — SSMP — s'applique à tous les blocs d'étude précédents.

Débuter la période d'étude considérée dans des conditions satisfaisantes suppose que vos supports de cours soient en ordre. Des supports inactuels, incomplets ou multiples, des livres de cours dans lesquels vous ne savez pas ce qu'il faut étudier et ce qui peut en être retranché, seront autant de boulets que vous trainerez pendant toute la période d'étude, jusqu'au prévisible échec de la session d'examen. Comme indiqué au chapitre précédent, cette question des supports de cours doit être intégralement traitée et réglée *avant que ne s'achève le quadrimestre*, et non au début de la période d'étude.

Que vos supports soient en ordre au moment de débiter cette première¹¹ période d'étude est d'autant plus fondamental que vous devrez, dès le premier jour, et même dès la première heure, établir un plan de travail. Nous n'avons pas repris le plan de travail au chapitre des rubriques nécessaires de la méthode de travail, car il n'en est pas partie intégrante au sens strict. En revanche, **aucune période de travail efficace ne se conçoit qui ne débute par l'établissement d'un plan de travail réaliste.**

Qu'est-ce qu'un plan de travail ? Nombre d'étudiants s'emploient à échafauder des plans d'une précision diabolique avant même de s'être frottés à leurs matières. Allant jusqu'à indiquer, quinze jours à l'avance, que telle matière sera employée à la révision de tel chapitre de tel cours, etc. Il en ira de ce plan comme de tout ce qui ne tient pas suffisamment compte des réalités

¹¹ Première s'entend de la période avant les premiers examens ; une année universitaire compte généralement trois sessions d'examens : hiver, mai-juin, août-septembre.

concrètes. À l'étude, et à la réflexion, certaines matières vous apparaîtront plus faciles, ou familières, que d'autres, qui pourtant vous semblaient, *prima facie*, d'un abord aisé. Cela, il est impossible de le prévoir.

Ce qui est recommandé est d'aller du général au particulier. Vous disposez, par exemple, entre la dernière heure de cours du quadrimestre et le premier examen, d'une période d'étude de vingt jours, pendant laquelle vous devez étudier cinq matières. Mathématiquement, vous disposez donc de quatre jours par matière. À moins d'apercevoir immédiatement que le cours 1, d'un abord aisé, est deux fois moins volumineux que le cours 2, votre plan consistera à octroyer quatre jours au cours 1, la même chose au cours 2, éventuellement trois jours au plus modeste cours 3, cinq jours au cours 4, enfin quatre jours à la dernière matière :

Période d'étude : 20 jours, 5 matières.

Cours 1 : 4 jours d'étude

Cours 2 : 4 jours

Cours 3 : 3 jours

Cours 4 : 5 jours

Cours 5 : 4 jours

Cette répartition du nombre de jours disponibles entre les différents cours, sera votre norme. Ce qui signifie, pratiquement, qu'au soir du premier jour d'étude, vous *devrez* connaître le quart du cours 1, ou que vous serez *déjà* en retard, donc en difficulté ! Ne vous bercez pas d'illusions : si vous consacrez six jours au cours 1, deux journées supplémentaires ne jailliront pas du calendrier, en fin de période, pour vous sauver la mise dans l'étude du dernier cours ! Six jours pour le cours 1 => deux jours pour le cours 5. Autrement dit, si 1 et 5 sont équivalents, consacrer six jours au cours 1 implique le sacrifice du cours 5.

On nous dit : « Oui, mais il y a la session ! » Certes, il y a la session, et si vous disposez, par exemple, de six jours en session avant le cours 4, que faire ? Intégrez cette donnée au plan de travail, moyennant l'assurance préalable que la matière ne vous posera pas de difficulté particulière. Cette assurance, vous y souscrirez de deux manières. Soit en assistant au cours, soit en consacrant une journée de votre période d'étude précédant les examens à l'étude du cours 4. À supposer qu'au soir de cette journée test, vous connaissiez ne serait-ce que le cinquième du cours 4, l'affaire est entendue, vous pouvez vous permettre de reporter le solde intégral de l'étude du cours 4 à la session, gagnant ainsi de précieuses journées d'étude à répartir, durant la période d'étude, entre les autres matières.

« En session, vous serez moins gaillard que vous ne l'êtes durant la période d'étude »

Sauf cette exception d'un nombre de jours importants entre deux examens, on évitera cependant d'intégrer les journées de session dans le plan de travail initial. D'abord parce qu'en dépit de la qualité de votre travail, la connaissance acquise durant la période d'étude s'étirole au fil des jours et que vous aurez donc besoin de la session pour la revoir. Concevez également qu'en session vous serez moins gaillard que vous ne l'êtes durant la période d'étude. Pour ces deux raisons, il est préférable de réserver la session proprement dite à la *révision* de matières que vous aurez pris soin d'*étudier* préalablement durant la période d'étude.

Il existe une dernière raison, décisive, de procéder de la sorte : les impondérables. Avec les meilleures volonté et discipline du monde, aucune période d'étude ne se déroule de la manière prévue et souhaitée : nous ne sommes pas des machines. Telle partie de cours vous arrêtera plus longtemps que vous ne l'auriez souhaité ; la résolution de tel ensemble d'exercices s'avérera, à l'usage, chronophage, etc. Dans ces hypothèses, la session d'examens vous sert de

soupape de sécurité, c'est-à-dire de déversoir des parties de matière qu'il ne vous aura pas été possible d'étudier durant la période d'étude. En intégrant, par avance, les jours de session dans votre plan de travail initial, vous vous privez de cette sécurité qui, à l'expérience, s'avère *toujours* utile.

Dernier élément : il vaut mieux éviter, durant la période d'étude, de finasser, par exemple en alternant l'étude des différents cours, voire en partageant chacune des journées entre plusieurs matières. Du point de vue de l'apprentissage de vos cours, ces sophistications byzantines ne sont pas avantageuses.¹²

¹² Les scientifiques alternent plus volontiers les périodes d'étude théorique et les périodes d'exercices, par exemple en consacrant la matinée à la première, et l'après-midi aux seconds.

9. LA COMPRÉHENSION

Comprendre + mémoriser = comprendre !

Au premier regard, la compréhension est une étape si fondamentale de l'étude que celle-ci paraît pouvoir, ou devoir, s'y réduire. Cette vision quelque peu idéaliste, exagérée, de la compréhension est à l'origine de malentendus.

Premier malentendu, déjà évoqué : si l'étude se réduit à la compréhension, alors on se dispensera de la mémorisation. Cette thèse est erronée. Des exemples ont été donnés de cours qui, à l'évidence, se mémorisent plus qu'ils ne se comprennent, n'y revenons pas. Plus généralement, aucune matière ne s'étudie sans une part de mémorisation — au sens mécanique de la patiente *répétition* d'éléments d'information jusqu'à ce que votre esprit les retienne et soit en mesure de les restituer. **Si la compréhension et la mémorisation ne s'excluent pas (la compréhension facilite la mémorisation ; la mémorisation augmente la compréhension, ne serait-ce qu'en permettant de faire des liens entre les différents éléments du cours), elles ne se confondent pas.**

Deuxième malentendu : beaucoup d'étudiants se réfugient dans le prétexte de la non-compréhension d'une partie de leurs cours pour ne pas l'étudier. Que l'on rétablisse la distinction entre compréhension et mémorisation dans ses droits, et l'on verra tout de suite l'erreur de raisonnement. La plupart des cours suivent, en effet, un cheminement *cumulatif* : **la compréhension de chacune des parties suppose la compréhension et la mémorisation des parties précédentes.** S'affliger de ce que l'on ne comprend pas la partie 2

alors qu'on n'a pas encore pris la peine de mémoriser la partie 1, revient ainsi à commettre une erreur de méthode, fondée sur une erreur de raisonnement.

Troisième malentendu : au motif qu'un examen ne comporte que des exercices, beaucoup d'étudiants survolent rapidement la théorie avant de fondre sur les exercices, pour s'apercevoir bientôt qu'ils ne parviennent pas à les résoudre. On songe, par exemple, aux cours de mathématiques, physique, chimie, mais également statistiques et, dans un autre registre, mais proche du point de vue de la structure d'étude, la comptabilité. Résoudre les exercices de ces cours implique que l'on ait non seulement parcouru, mais compris et parfaitement mémorisé leurs fondements théoriques, avec d'autant plus d'énergie et de conviction qu'ils sont succincts. **On ne comprend pas un exercice si l'on n'a pas compris et mémorisé au préalable la théorie qui en sous-tend la résolution.** Certes, de nombreuses finesses théoriques n'apparaissent qu'avec la résolution des exercices. Mais s'atteler à la résolution des exercices avant l'étude de la théorie revient à mettre les bœufs dans la charrue.¹³

Quatrième malentendu : la compréhension n'est pas une étape préalable de l'étude, elle **accompagne l'ensemble du processus d'étude, car elle s'affine dans et par l'étude.** Par exemple, la compréhension de la partie 1 du cours s'affine par les développements de la partie 3. On comprend dans l'étude, et non préalablement à l'étude. Sélectionner l'information pertinente suppose de pouvoir l'identifier, donc de comprendre ce qu'on lit : *nihil volitum, nisi praecognitum* (on ne peut vouloir que ce que l'on a pensé).

« Très bien, avons-nous déjà entendu, sauf que moi, ce cours, je ne le comprends vraiment pas. Que faire ? » Commencer par accepter l'idée, certes peu agréable ni rassurante, que s'il existe des techniques et méthodes de prise de notes, de sélection de l'information pertinente ou de mémorisation, **il n'existe, à proprement parler, aucune méthode ni technique de compréhension.** Saisir les ressorts de la compréhension nous mettrait en mesure de résoudre

¹³ La résolution des exercices nécessite, outre l'apprentissage de la théorie, l'usage d'une méthode de résolution adaptée ; c'est une erreur fréquente de penser que la connaissance de cette méthode de résolution des exercices dispense d'apprendre la théorie.

les mystères de l'esprit humain.¹⁴ On a vu que de nombreux problèmes de compréhension supposés se laissent résoudre en problèmes de méthode, que l'on peut solutionner. Reste qu'il existe, en effet, des étudiants tout disposés à respecter chacun des conseils de méthode qu'on leur donne, mais qui objectivement n'y arrivent pas parce qu'ils ne comprennent pas la matière. Alors, que faire ?

Sérions les problèmes. La théorie relativiste prétend que toutes les études (comme les valeurs, les méthodes, etc.) se valent. L'auteur de ce manuel n'y adhère pas, non en raison de choix moraux quelconques, mais parce que l'erreur empirique qui soutient cette thèse est indubitable. Certains *cursus* sont objectivement plus ardu, pour le grand nombre, que d'autres. Ainsi les sciences exactes sont-elles généralement d'un abord moins aisé que ne le sont les sciences humaines.¹⁵

S'agissant des sciences humaines, la plupart des problèmes de compréhension appartiennent à l'un des deux sous-ensembles suivants : problèmes de méthode, problèmes de langue. Ne revenons pas sur les premiers, déjà évoqués, pour venir aux seconds. Les limites de notre langage sont les limites de notre monde, soutient Wittgenstein dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*. Cela signifie, concrètement, qu'un étudiant qui débute ses études en sciences humaines avec une langue trop pauvre, ou inadaptée, rencontrera, en effet, d'importants problèmes de compréhension, dont on voit de suite qu'il pourra facilement les surmonter en adaptant son niveau linguistique. Cette adaptation suffira mais il devra en passer par là pour réussir. Nombreux sont les étudiants qui de nos jours débutent des études supérieures en ayant à leur langue maternelle un rapport disons fruste. Ce n'est pas le lieu d'envisager les modalités de cette remise à niveau, mais ce travail doit être fait ; ce que moyennant, les problèmes de compréhension s'évanouiront d'eux-mêmes.

¹⁴ Pour la plus grande part, le fonctionnement de l'esprit humain nous reste inconnu, ainsi que son interaction avec la matière. La révolution de l'IA est d'être capable de reproduire un grand nombre de fonctionnalités de l'esprit humain, sans reproduire l'esprit en tant que tel, c'est-à-dire la « matrice » de ces fonctionnalités.

¹⁵ Précisons que ce constat n'oblige en aucune façon à établir une quelconque supériorité des sciences exactes sur les sciences humaines. Quand une société humaine serait à la pointe de la technologie, sans droit, elle sombrerait dans la violence de chacun contre tous (Thomas Hobbes, John Locke).

En sciences humaines et en règle générale (sauf cas malheureux), la volonté peut tout.

Quant aux sciences exactes, les problèmes de compréhension, qui le sont, le plus souvent, au sens strict de l'étudiant qui ne comprend pas son cours même en s'y acharnant, doivent être identifiés en amont de la période d'étude. En effet, aussi paradoxal que cela paraisse, la période d'étude se situe dans une trop grande proximité avec la session d'examens pour qu'on puisse la consacrer à la compréhension des matières qui nous résistent. Un étudiant en sciences exactes, s'il n'arrive pas à comprendre ses matières par lui-même, se fera aider. **En sciences exactes, les problèmes de compréhension se laissent souvent décomposer en problèmes de « bases »** (ce qui ne les résout pas !): on voit régulièrement des étudiants bloquer sur des exercices de dynamique ou d'électrostatique, par exemple, en raison de carences en calcul vectoriel et trigonométrie. Or, comme le résume le physicien Pr. Said Rachafi, **« l'outil mathématique est à la physique ce que la langue est aux sciences humaines. »** Cette « alphabétisation » par les mathématiques constitue donc un préalable. À défaut d'arriver à se remettre à niveau, même avec une assistance extérieure, l'étudiant devra se réorienter. **En sciences exactes, à moins d'un minimum d'affinités électives (et sélectives), la volonté est infirme.**

Supposons que vos supports sont en ordre, la matière globalement à votre portée et venons-en à la sélection de l'information pertinente.

10. SÉLECTIONNER L'INFORMATION PERTINENTE

19 % !

Il nous a souvent fallu déployer des trésors de persuasion pour convaincre un étudiant de la nécessité de sélectionner l'information pertinente dans ses cours. « Comment ? Vous me demandez à moi, pauvre étudiant(e) ignorant(e) de première année, de *trier* l'information dispensée par le savant professeur ? ! » En un mot : non, peut-être.¹⁶

L'idée qu'il faut étudier l'intégralité d'un cours pour bien le connaître est le fruit d'un problème ou d'un malentendu. D'un problème lorsque l'étudiant ne comprend pas sa matière et, se trouvant dès lors dépourvu lorsqu'il s'agit d'identifier l'information pertinente, préfère s'en remettre à la sécurité et tout étudier. Parfois même mot à mot. Échec garanti, pour les raisons exposées.

¹⁶ Locution bruxelloise signifiant : oui.

« Ce qu'on demande de connaître, ce ne sont pas des mots, ce sont des informations »

Dans la plupart des cas, l'étude intégrale procède cependant d'un malentendu, en cela que l'étudiant n'aperçoit pas que **ce qu'on lui demande de connaître, ce ne sont pas des mots, ce sont des informations**. Certes, chez l'humain, l'information s'exprime par des mots ; mais tous les mots d'une phrase n'ajoutent pas à l'information.

Prenons comme exemple ce bref extrait d'un texte ironique de Frédéric Bastiat, intitulé *La pétition des marchands de chandelles*, dans lequel cet économiste met en scène des marchands de bougies adressant une pétition à MM. les membres de la Chambre des députés :

« Nous subissons l'intolérable concurrence d'un rival étranger placé, à ce qu'il paraît, dans des conditions tellement supérieures aux nôtres, pour la production de la lumière, qu'il en inonde notre marché national à un prix fabuleusement réduit ; car, aussitôt qu'il se montre, notre vente cesse, tous les consommateurs s'adressent à lui, et une branche d'industrie française, dont les ramifications sont innombrables, est tout à coup frappée de la stagnation la plus complète. Ce rival, qui n'est autre que le soleil, nous fait une guerre si acharnée, que nous soupçonnons qu'il nous est suscité par la perfide Albion (bonne diplomatie par le temps qui court !), d'autant qu'il a pour cette île orgueilleuse des ménagements dont il se dispense envers nous. Nous demandons qu'il vous plaise de faire une loi qui ordonne la fermeture de toutes fenêtres, lucarnes, abat-jour, contre-vents, volets, rideaux, vasistas, œils-de-bœuf, stores, en un mot, de toutes ouvertures, trous, fentes et fissures par lesquelles la lumière du soleil a coutume de pénétrer dans les maisons, au préjudice des belles industries dont nous nous flattons d'avoir doté le pays, qui ne saurait sans ingratitude nous abandonner aujourd'hui à une lutte si inégale. »

Tâchons, à présent, de sélectionner dans ce texte l'information pertinente, en la surlignant :

« Nous subissons l'intolérable concurrence d'un rival étranger placé, à ce qu'il paraît, dans des conditions tellement supérieures aux nôtres, pour la production de la lumière, qu'il en inonde notre marché national à un prix fabuleusement réduit ; car, aussitôt qu'il se montre, notre vente cesse, tous les consommateurs s'adressent à lui, et une branche d'industrie française, dont les ramifications sont innombrables, est tout à coup frappée de la stagnation la plus complète. Ce rival, qui n'est autre que le soleil, nous fait une guerre si acharnée, que nous soupçonnons qu'il nous est suscité par la perfide Albion (bonne diplomatie par le temps qui court !), d'autant qu'il a pour cette île orgueilleuse des ménagements dont il se dispense envers nous. Nous demandons qu'il vous plaise de faire une loi qui ordonne la fermeture de toutes fenêtres, lucarnes, abat-jour, contre-vents, volets, rideaux, vasistas, œils-de-bœuf, stores, en un mot, de toutes ouvertures, trous, fentes et fissures par lesquelles la lumière du soleil a coutume de pénétrer dans les maisons, au préjudice des belles industries dont nous nous flattons d'avoir doté le pays, qui ne saurait sans ingratitude nous abandonner aujourd'hui à une lutte si inégale. »

Texte original : 194 mots. Sélection : 37 mots. Soit 19 %.

La sélection de l'information pertinente n'est pas une science exacte. Suivant les matières et selon les exigences des professeurs, qui fluctuent d'un cours, d'une année sur l'autre, on affûtera plus ou moins le rasoir de la sélection. Ce dont il est ici question est de la **nécessité de principe de procéder à la sélection, quelle qu'en soit la sévérité**. Celui qui mémorise le texte original de Bastiat devra mémoriser 194 mots ; tandis qu'il n'en reste que 37 à l'étudiant sélectif. Remplacez *mots* par *pages*, et vous aurez compris que l'enjeu de la sélection n'est pas négligeable ! 19 % !

19 %

Un exemple supplémentaire suffira, gageons-le, à emporter votre conviction. Tel professeur introduit une liste d'illustrations : « Nous allons maintenant passer en revue un certain nombre d'illustrations du phénomène qui vient d'être étudié » — le seul mot à retenir, dans cette phrase, est « illustrations » (un mot sur seize) —, viennent ensuite cinq exemples. Mémoriserait-on les cinq exemples ? Dans un monde idéal tout de perfection, où le miel, l'or, et surtout le temps, coulent à flots, oui. Mais rien de ce qui est humain n'est parfait et, dans la réalité concrète d'une période d'étude, la réponse à cette question est non. Deux illustrations suffiront, trois si vous disposez du temps requis.¹⁷

Quant aux modalités de la sélection, comme indiqué, il vous revient de les déterminer. Nous vous conseillons de vous en tenir au principe de simplicité. On ne vous demande pas de faire de vos cours des œuvres d'art, mais de les connaître. Accessoirement, vous mettrez en place des codes couleur, avec une couleur pour les définitions, une autre pour les exemples, etc. Voir procéder à une réelle mise en page si vous travaillez des notes de cours à même l'écran. Faites des essais, identifiez la modalité qui vous convient le mieux, ensuite tenez-vous-y.¹⁸

Comme la confection de supports actuels, uniques et complets, la sélection de l'information pertinente est, dans le supérieur, un passage *obligé* — 19 % ! — vers la réussite d'une session d'examens.

¹⁷ Réservons le cas particulier de certaines matières, telles que la physique, dans lesquelles l'apprentissage des exemples augmente la connaissance de l'ensemble.

¹⁸ Par exemple, n'hésitez pas, au fur et à mesure de votre sélection, à annoter le texte en ajoutant dans la marge une numérotation, des renvois à des pages antérieures ou ultérieures traitant du même sujet, etc. De tresser la matière de liens personnels vous en facilitera agréablement la mémorisation.

11. LA MÉMORISATION

« Vous qui entrez ici, abandonnez toutes espérance ! » nous disent Virgile, puis Dante. Affirmer que la mémorisation, c'est l'enfer, paraîtra excessif. Pourtant, à quelque autre étape de l'étude qu'on la rapporte — compréhension, sélection, restitution, exercices, etc. —, la mémorisation s'impose incontestablement comme le moment le plus douloureux du processus d'étude.

C'est que la mémorisation résulte quasi intégralement d'un lent et presque mécanique processus de patiente répétition. Si se frotter la cervelle — c'est-à-dire comprendre, selon Montaigne — est fatigant, c'est surtout la mémorisation, laquelle implique une retraite dans votre esprit, qui suscite cette saine et noble fatigue que ressent l'étudiant au soir d'une journée d'étude fructueuse !

Rappelons deux acquis : 1°) De la mémorisation en tant que telle, on ne peut faire l'économie ; 2°) En dépit de la propension scribatoire de nombreux étudiants, il est matériellement inenvisageable — et inutile — de mémoriser en écrivant.

Reportons-nous maintenant à la situation de l'étudiant qui, ayant réparti le nombre de jours disponibles entre ses différentes matières, dispose de quatre jours pour étudier un cours de 240 pages. Quatre jours pour 240 pages, ça fait 60 pages par jour. Soixante pages pour le premier jour, cela implique qu'il faudra connaître, au midi de la première journée d'étude, 30 pages de cours, **comme si l'on était interrogé sur cette partie en début d'après-midi.**

De là, les modalités sont librement déterminables par chacun. Pour 30 pages sur une demi-journée, nous préconisons deux périodes d'étude d'une heure trente à deux heures chacune, selon l'avancement du travail. Si vous connaissez

vos 15 pages après une heure quinze, eh bien tant mieux, passez en pause, cela vous fera une motivation supplémentaire à ne pas lambiner !

Nous avons dit que, ces trente pages, il fallait les connaître. Tout de suite ? Oui, vous ne pouvez pas vous permettre d'attendre. **Chaque jour, vous devez être prêt à passer un examen sur la partie étudiée la veille.** Combien d'étudiants n'avons-nous pas connus qui passaient le plus clair de leurs heures à tourner autour de leur matière, allant, revenant, annotant, se livrant à la réflexion et autres activités certes respectables, mais qui toujours reportent à plus tard le moment de la cristallisation, c'est-à-dire de la mémorisation au sens strict. Si, au soir du premier jour, vos soixante pages ne sont pas connues, quand les étudierez-vous ? Les jours suivants, en parallèle à l'étude des soixante pages suivantes ?

**« Tel un muscle, la mémoire se bonifie
par l'usage que l'on en fait ;
s'atrophie quand on la délaisse »**

Voici donc les 15 premières pages à connaître, l'information pertinente est sélectionnée. Comment faire ? **Première page, vous lisez ce que vous venez de sélectionner, puis le restituez de mémoire.** Répétons cette phrase, peut-être la plus importante de notre méthode : *vous lisez ce que vous venez de sélectionner, puis vous le restituez de mémoire* (c.-à-d., sans regarder !). À voix haute ou à voix basse, voire sans parler, libre à vous, mais en vous exprimant, fût-ce dans le silence de votre esprit. Vous n'y arrivez pas ? Faux ! Vous pensez n'en être pas capable. Aucun être doté de conscience n'est incapable de restituer, de mémoire, ce qui vient d'être lu. Ce qui évolue, certes dans des proportions stratosphériques, c'est la *quantité* de matière qu'à chaque fois et « d'un coup », vous serez capable de restituer. Car **tel un muscle, la mémoire se bonifie par l'usage qu'on en fait.**

À la fin de nos études, nous mémorisions cinq à dix fois plus vite qu'au début de la première année. « **Je n'y arrive pas** » n'est pas un constat d'incapacité, mais une déficience de la volonté. Commencez avec ce que vous avez, qui n'est jamais égal à rien. **Faites ainsi pour 5, 10 ou 15 pages, selon la densité de la matière et l'entraînement de votre mémoire. Après les avoir restituées une première fois, faites-le de suite une deuxième, puis une troisième et, si possible, encore une quatrième puis une cinquième fois!** Sans doute les deux dernières restitutions vous paraîtront répétitives, voire inutiles : c'est que vous connaissez la matière ! Cqfd.

Procédez néanmoins, car ces 4^e et 5^e restitutions, même très rapides, **fixent la connaissance dans la durée**. Allez-y, faites l'essai sans attendre, par exemple avec un texte que vous aimez, n'en restez pas à la théorie ! Et ne nous revenez pas avant d'avoir réussi !

Reprenons. Dans cet exercice de mémorisation, vous vous trouverez régulièrement confronté à des séries d'éléments sans suite logique (par exemple, la liste des qualités d'une substance, des compétences d'une institution, des applications possibles d'une technique, etc.). Il est hautement recommandé, dans cette hypothèse, de mettre en œuvre le moyen mnémotechnique consistant **à isoler la première lettre de chacun des éléments, pour former un acronyme** dont la rétention, par votre esprit, sera plus aisée que la liste laissée sans glu « logique ».

Supposons qu'il vous soit demandé de connaître le nom de code par lequel les Alliés, en juin 1944, désignèrent les cinq secteurs du débarquement en Normandie : *sword, junco, gold, omaha, utah*. Soit S, J, G, O, U. Retenir, par exemple, le mot JOUGS, vous facilitera **notablement** la mémorisation de ces noms (sans vous en dispenser !). Le *must* étant d'**enfiler ces acronymes** plus ou moins farfelus — de préférence plus que moins — **dans des phrases, voire de petites comptines, qui synthétisent les listes de l'ensemble d'un chapitre !**

Alternativement, il vous est loisible d'associer chacun des éléments d'information au détail d'un **espace** que vous connaissez. C'est l'antique tradition du « **palais de mémoire** » dont usait, par exemple, Cicéron, pour mémoriser ses longues interventions au Sénat de Rome.¹⁹ Ainsi les différentes informations vous reviennent-elles à mesure que vous parcourez l'enfilade des pièces de votre « palais » (celui des Doges vénitiens qu'en passionné de l'art gothique vous avez visité cent fois, ou votre lieu de résidence²⁰, peu importe !) L'important est de **connaître parfaitement l'espace auquel vous associez l'information**. En sélectionnant des aspects de préférence frappants et émotionnellement significatifs (les Anciens n'hésitaient pas à verser dans l'obscénité) que vous ordonnerez dans une série immuable (*toujours* le même ordre). D'inscrire l'information dans une architecture familière vous paraîtra une perte de temps, mais faites l'essai et vous en obtiendrez de merveilleux résultats. *Faites l'essai ! Et votre mémoire prendra bientôt la forme de prodigieux palais. Faites l'essai maintenant !*

Reprenons encore ! Acronymes & comptines ou palais de mémoire : l'important, vous l'aurez compris, est de **mettre du liant dans l'information** que vous souhaitez retenir.

**« L'enfer, ce n'est pas l'étude,
c'est l'illusion de l'étude. »**

Il apparaît ainsi que la réussite d'une période d'étude se décide tôt. En effet, si, au terme de la première matinée d'étude, vous connaissez 30 pages,

¹⁹ Voy. l'intéressante thèse de TH. GUARD, « *Memoria renouata* : les valeurs de mémoire chez Cicéron », 2005, http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2005/guard_t/info (site consulté le 3 janvier 2012)

²⁰ Plus le « palais » est petit, plus vous irez dans le détail des objets qui le composent : l'important est de visualiser **autant de singularités que d'informations à mémoriser !**

mécaniquement vous savez que, le soir, ce sera 60, 120 le lendemain, etc. Bien sûr, comme on l'a relevé, nul n'est à l'abri des impondérables. Telle partie vous donnera du fil à retordre, ou telle série d'exercices, vous vous sentirez davantage d'affinités avec tel auteur. Mais la dynamique de la réussite est lancée et nul ne pourra plus vous arrêter. Si, au soir du premier jour, vous vous êtes contenté de *lire* et autres triturations se distinguant de la *restitution de mémoire* au sens strict, vous voilà condamné aux limbes décrits par Dante. Car **l'enfer, le vrai, ce n'est pas l'étude, c'est l'illusion de l'étude.**

Vous nous dites : « Oui, mais voilà, je n'y arrive pas, à vos trente pages ! Il me faut plus de temps ! D'ailleurs votre système, là, il est tout à fait arbitraire ! Comment décider, par avance, qu'on fera 10, 15 ou 45 pages ? ! » Première remarque : ce temps supplémentaire, vous n'en disposez pas. C'est trente pages, ou rater, il n'y a pas de moyen terme. Si vous faites 15 pages sur la matinée, il faudra en faire 45 sur l'après-midi, or, si déjà vous n'êtes pas parvenu à en faire 30 le matin, à moins d'une intervention divine sur le temps de midi... Deuxième remarque : vous disposez d'une **variable d'ajustement**, qui est **la quantité de matière sélectionnée** !

Supposons qu'après trente minutes vous vous aperceviez que vous n'avancez pas assez. La solution — la seule ! — qui s'offre à vous, est de *réduire* la quantité de matière sélectionnée. Sur trois exemples, vous en sélectionniez deux ; dorénavant, vous n'en retiendrez qu'un seul. Sans doute cette plus grande rigueur dans la sélection vous paraîtra excessive. Mais posez-vous la question : est-il préférable de connaître l'essentiel de *tout* votre cours (de la première à la dernière page), ou la totalité des 100 premières pages et rien des 140 suivantes ? Car c'est en ces termes que la question se pose et, à défaut pour vous d'y répondre, Chronos y pourvoira ! « D'accord avec tout cela, mais voici un passage sur lequel je bloque, je ne le comprends pas, je n'avance plus ! » Passez-le et revenez-y au terme de votre journée de travail. Il faut A-V-A-N-C-E-R, et coûte que coûte !

« La mémorisation de la table des matières est à la connaissance ce que l'acier est au béton armé »

L'après-midi se déroulera-t-elle comme la matinée ? À ceci près qu'en fin d'après-midi, ou en soirée, selon l'avancement de votre travail, **vous ajouterez à la mémorisation de la matière, celle de la table des matières.** La table du manuel de cours — les étudiants belges disent *syllabus*, à l'ancienne — s'il en existe un et que vous y étudiez. Ou la table des matières que vous avez pris soin de composer au fil de l'étude. Devoir encore mémoriser — avec le même souci de trois à cinq répétitions — la table des matières, après la matière proprement dite, vous semblera, sans doute, redondant. Pourtant **la mémorisation de la table des matières est à la connaissance de la matière ce que l'acier est au béton armé : une source de résistance et de pérennité, qui l'arme pour l'avenir.** En mémorisant la table des matières, on solidifie, donc on installe dans la durée, la connaissance d'un cours. C'est une étape nécessaire.

Pour nous résumer, si vos supports sont en ordre et qu'aucun obstacle rédhibitoire ne se dresse sur le chemin de leur compréhension, **vous savez avec certitude, dès le soir du premier jour de votre période d'étude, si vous êtes en ordre de réussite.** Dit autrement, vous ne savez pas encore si vous réussirez. Mais vous savez déjà si vous allez rater !

S'agissant de la méthode proprement dite, il n'y a rien à ajouter, tout est dans ce qui précède. Plus exactement : support unique, sélection, compréhension, mémorisation : le squelette de votre méthode. À vous maintenant de l'animer, de lui donner de la chaire. Et cela, vous ne pourrez le faire que par l'expérience.

SSMP. Tout y est, sauf les examens. Car la gestion de la performance à l'examen est partie intégrante de la méthode au sens où nous l'entendons.

Venons-en aux exercices.

12. LES EXERCICES

Le rapport des exercices à la matière oblige à disperser quelques mythes, et se réjouir d'un nouvel ami pas du tout imaginaire !

1. Apprendre par les exercices ?

Comme signalé, nous avons vu des milliers d'étudiants qui se refusent à étudier la théorie au motif que l'examen ne consiste qu'en exercices. Disons-le sans ambages : cela n'a pas de sens. Quand l'examen de stats ne comporterait que des exercices, on ne maîtrise pas les stats sans intelliger d'abord la théorie. Et même si à force de répéter des exercices, on finit par intégrer autant d'éléments de théorie, rien ne remplace une connaissance fine de la théorie traitée en tant qu'ensemble cohérent, dans son intégrité propre. Physique, chimie, comptabilité, stats : il n'existe aucun cours qui se puisse à notre connaissance étudier rationnellement sans commencer par la théorie.

2. La théorie suffit !

Apprendre la théorie, la maîtriser sur le bout des doigts, sans effectuer aucun exercice — quelle que soit la modalité de l'examen — est également dénué de sens. Ce n'est qu'en vous soumettant à la discipline d'une simulation d'examen en tant que telle, que vous éprouverez vos connaissances. Ce n'est qu'en appliquant la théorie apprise que vous pourrez vous assurer de l'avoir correctement apprise, comprise, intelligée.

« On n'atteint jamais à la virtuosité dans aucun domaine que par la répétition. »

3. Refaire un exercice déjà fait — et réussi?! Pouah!

Pourtant, si. On ne parle pas ici de petits exercices croquignolets très courts dont vous connaissez la réponse de mémoire — là oui, de fait, cela n'aurait guère de sens de refaire cet exercice! On vise les exercices de synthèse et milieu de gamme. C'est-à-dire précisément ces exercices qui mobilisent de la théorie, des formules, du raisonnement. Quand vous auriez résolu un tel exercice avec succès, n'hésitez pas à le reprendre, et le reprendre encore, par exemple en minutant la durée de résolution. On n'atteint jamais à la virtuosité dans aucun domaine que par la répétition. Cette virtuosité, qui est une compétence à part entière, vous sera précieuse quand il s'agira de résoudre de nouveaux exercices comparables avec le stress de l'examen.

4. Avec l'IA, une amitié intellectuelle vigilante!

Il est notoire que l'IA n'est pas aussi performante avec les chiffres qu'elle l'est dans d'autres domaines. Sans doute cette considération est-elle déjà en train de se périmer quand on écrit ces lignes, aussi vrai que les progrès de l'IA sont littéralement fulgurants, affectant l'ontologie même de l'être humain. Quoi qu'il en soit et dès à présent, vous ne devez jamais hésiter à prier votre IA favorite de vous soumettre des exercices comparables à ceux que vous y entrez. Rien de tel, pour s'exercer, que résoudre un maximum d'exercices, même fort semblables, sur la même thématique. (On aura soin de valider les réponses avec une autre IA, au besoin.)

Enfin, la résolution des exercices, si elle ne se substitue en rien à l'étude de la théorie, affinera vos connaissances théoriques. Car, la théorie ne s'épanouit jamais aussi bien, ne prend tout son sens, que dans le réel.

13. LES EXAMENS

De la dimension relationnelle des examens

La plupart des étudiants de première année de l'enseignement supérieur envisagent l'examen comme une prestation mécanique. Voici les questions, je connais ou je ne connais pas, je réponds ou je ne réponds qu'à moitié, je réussis ou j'échoue. Toutefois il ne faut pas négliger la dimension essentiellement humaine, donc **relationnelle**, de l'exercice « examen ». C'est un être humain qui corrigera votre copie (sauf, le cas échéant, en QCM/QRM), et c'est un autre être humain qui « examinera » votre prestation en oral. Distinguons selon le mode, écrit ou oral, de l'examen.

S'agissant de l'examen écrit, vous disposez d'une durée d'examen déterminée par avance et d'une liste de questions. Sauf si l'espace de réponse est délimité par avance et équivalent pour chacune des questions, ce qui est plutôt l'exception, il vous sera difficile de répartir *a priori* le temps d'examen entre les différentes questions. Par conséquent, on privilégiera la méthode qui consiste à **commencer par les questions qui vous paraissent simples**, c'est-à-dire celles dont la réponse vous est immédiatement connue. Fixez-vous néanmoins une **limite de temps maximale** pour ces questions faciles, de manière à vous ménager une durée suffisante pour les questions possiblement problématiques.

Répondre à une question d'examen écrit suppose de commencer par **lister, sur un brouillon, les éléments de votre réponse (pas des phrases : une liste de points)**. Ces éléments, vous les identifiez d'une part dans le secteur de la table des matières que mobilise la question (table que vous aurez pris

soin de mémoriser, *cfr.* le chapitre précédent), d'autre part dans la matière proprement dite. Ce sont ces éléments d'information pertinents qu'il s'agit de lister, insistons-y, et non des phrases entières ! Supposons que l'on vous demande une présentation générale des institutions de l'Union européenne, votre liste ressemblera à ceci :

Commission : composition – compétences – fonctionnement

Conseil des ministres : idem

Conseil européen : idem (+ comparaison avec le précédent)

Parlement : idem

Cour de justice des Communautés (CJCE) : idem

N'ajoutez l'historique que si on vous le demande. De s'en tenir, au brouillon, à une liste d'éléments, sans construire de phrases, s'impose d'autant mieux que, ainsi que nous l'avons relevé, ce que l'on vous demande de connaître, ce sont des informations — pas des phrases — et que **les correcteurs corrigent très souvent au mot-clef.**

Les correcteurs de vos écrits n'ont ni le temps, ni le besoin de considérer vos mérites littéraires. **Un correcteur, dans l'enseignement supérieur, est un chasseur de mots-clefs.** Par conséquent, non seulement vos brouillons sont des listes structurées de mots-clefs, encore vous en tiendrez-vous, dans la rédaction du « propre », à des phrases courtes et sans apprêt, **mises en paragraphes** (évitons l'indigeste bloc textuel en forme de carré hermétique !). Le temps consacré à travailler le style de vos réponses est un temps précieux que vous gaspillez.

On tâchera, en revanche, de veiller aux trois impératifs suivants : d'une part, **soulignez ou surlignez les mots-clefs dans vos réponses.** En procédant de la sorte, vous simplifiez la tâche du correcteur, ce qui est toujours de bonne politique ! Ensuite, veillez à un **minimum de correction sur le plan**

orthographique. Certes, la plupart des professeurs prétendent ne pas tenir compte de l'orthographe dans la correction (il y aurait trop d'échecs!). Reste qu'en deçà d'un certain niveau, l'impression subjective produite sur le correcteur par une orthographe postmoderne ne pourra pas ne pas influencer, ne serait-ce qu'inconsciemment, le jugement qu'il portera sur la qualité de vos réponses. Enfin, veillez à **structurer vos réponses**. C'est aussi pour cela que s'impose le brouillon par listes. Car ce n'est qu'après avoir dûment listé, par écrit, les éléments de votre réponse, que vous pourrez les structurer de manière exhaustive, *avant* de rédiger.²¹ En commençant tout de suite à rédiger, vous devriez rajouter à votre réponse de multiples greffons à mesure que la mémoire vous reviendra. Ce qui ferait un affreux tableau!

Questions simples, listes de points, structuration, souligner **les mots-clefs** : telle est la formule que nous recommandons pour les examens écrits.

Passons à l'oral. Ici, la dimension relationnelle prend un tour crucial. Commencez par **vous mettre à la place de votre examinateur**. Des étudiants comme vous, il en a déjà vu défiler des milliers. Rien qu'aujourd'hui il en subira peut-être dix avant et dix après vous. *Subir* parce que la plupart sont stressés, ne connaissent qu'imparfaitement la matière, toujours la même, et que beaucoup ne prennent pas la peine de la politesse. Faire passer des examens oraux à des étudiants de première année, dans le supérieur, n'est pas l'exercice le plus gratifiant qui se puisse concevoir. C'est dans ce contexte que vous devez **envisager votre examen oral comme une performance, au sens anglo-saxon, disons comme une prestation théâtrale, dont l'unicité du spectateur ne vous dispense aucunement de chercher à lui complaire**.

On vous donne deux questions et vous disposez de dix à quinze minutes pour les préparer. Même technique qu'à l'écrit pour le début : commencez par ce que vous savez, et listez les éléments d'information pertinents. Ensuite, insufflez à vos listes une structure. Si vous disposez d'encore quelques minutes, n'hésitez pas à mettre le tout en phrases dans le silence de votre esprit. Cela

²¹ N'hésitez pas à introduire une réponse par l'*énoncé de sa structure* : « nous allons successivement décrire les théories de X et Y, dire leurs convergences, montrer ensuite leurs divergences », etc.

vous évitera de buter sur les mots, tout du moins au début de l'examen. Vous voici appelé par l'examineur. Lui plaire, qu'est-ce à dire ? D'abord, cela implique de **respecter les règles élémentaires de la politesse**. Sans obséquiosité ni excès, mais en vous souvenant que si le stress lors d'un oral est légitime, cet état ne vous dispense pas de la courtoisie, vous autorise moins encore à instituer l'examineur en défouloir de vos émotions. Saluer. Sourire. Parler distinctement.

Sur la posture, trois figures sont à éviter. L'étudiant qui se présente à l'oral en *tee-shirt* orange fluo, le cas échéant taché (cas vécu), en proférant des « bonjour ! » tonitruants à la cantonade sur le seuil de la salle d'examen, est un virtuose dans la connaissance de sa matière, ou un oiseau pour le chat. Plus fréquent, l'étudiant formellement correct mais lugubre, lesté d'émotions négatives, convaincu par avance d'être victime d'injustice et qu'on sent tout prêt à dire son fait à l'examineur. En le piquant, vous n'inciterez guère l'examineur — qui se situe entre vous et votre objectif : la réussite — à la neutralité bienveillante. Troisième posture à éviter, la plus répandue, celle de l'étudiant qui, par peur de l'examen, de l'examineur, de lui-même, de rater et d'une multitude d'autres monstres dans son esprit, marmotte ses réponses d'un air craintif et hésitant, en étant par avance prêt, non seulement à opiner, mais à baisser pavillon et faire aveu d'ignorance, au premier frémissement de sourcil de l'examineur. De tels étudiants sont capables de rater un examen non pas en raison de leur méconnaissance mais en dépit de leur connaissance de la matière.

Venons-en au déroulé de l'examen, en évoquant deux situations typiques.

Premier cas, vous commencez à répondre mais partez dans une mauvaise direction. L'examineur vous le fait remarquer. **N'ayez pas le front de le contredire**. La probabilité que vous ayez raison contre lui, au fond, est négligeable. D'un mouvement naturel, l'examineur se mettra à répondre à la question à votre place (si vraiment vous n'y arrivez pas). À cet instant, vous adopterez une attitude de reconnaissance : « Bien sûr, j'aurais dû m'en souvenir, etc. » Faut-il, pour autant, **laisser l'examineur répondre intégralement à votre place ? Certes non**, sans quoi, de toute évidence, vous n'aurez pas répondu

du tout à la question, ni mérité le moindre point. Dès lors que les éléments fournis par l'examineur **vous remettent sur la piste de la lumière, reprenez la parole** pour dérouler la fin de la réponse. Vous êtes là pour répondre aux questions : reprendre respectueusement la parole, lorsque les éléments vous reviennent, n'est pas grossier.

**« Radoter, ce n'est pas bluffer,
c'est faire le pitre. »**

Deuxième exemple : vous ne connaissez pas la réponse. Pas un seul élément, rien. Dans ce cas, dites-le sans détour. N'infligez pas à l'examineur un discours sans queue ni tête. Ce serait lui manquer de respect, perdre son temps et le vôtre. Plus fréquemment se présente la situation où vous connaissez une partie de la réponse. Dans ce cas, n'hésitez pas à bluffer.²² Si, par exemple, l'historique d'une théorie ou d'une institution fait partie de la réponse demandée et que cet historique vous est connu, commencez par là (en toute logique !) et développez tant qu'on vous laisse faire. Il existe, en effet, une probabilité raisonnable que l'examineur vous interrompe après quelques minutes en vous proposant de passer à la question suivante. Si ce n'est pas le cas, faites du mieux que vous pouvez pour le reste, en espérant que l'examineur vous mettra sur la voie — ce qu'il fera vraisemblablement si la première partie de votre réponse était convaincante — mais évitez dans tous les cas de divaguer. **Radoter, ce n'est pas bluffer, c'est faire le pitre.** Enfin, si l'examen se passe objectivement mal, n'hésitez pas à vous en excuser auprès de l'examineur, histoire de ne pas insulter l'avenir !

Gardant le meilleur pour la fin, nous abordons maintenant la question de l'originalité : l'examen est-il le lieu de donner votre avis ? L'activité de l'apprenant

²² Pour mémoire, bluffer n'est pas mentir ; c'est faire sentir qu'on a un jeu plus « gros » que ce n'est réellement le cas.

étant au cœur des théories pédagogiques modernes, on serait fondé à penser qu'un étudiant qui se contente de répéter servilement le cours mérite un blâme, l'exclusion, en tout cas aucun point. Qu'à l'inverse, l'étudiant qui fait l'effort de développer, pour la partager, sa vision personnelle de la matière, mérite les éloges du jury. À la limite, cette conception de l'enseignement vous dispense de toute étude, pour vous limiter à interroger ce qu'évoque, dans votre for intérieur, l'intitulé des matières « Droit commercial ? Pourquoi associer ces deux mots ? La mécanique quantique ? Mais qui parle ? ». Des étudiants tout imprégnés de pédagogie moderne sortent scandalisés de leur examen lorsque l'examineur ne s'est pas montré réceptif à leur réinvention du concept de passif bilantaire ou du principe d'incertitude de Heisenberg. Soyons clair, au risque de passer pour taquin : en règle générale et en première année de l'enseignement supérieur, votre avis sur la matière ne présente qu'un intérêt accessoire. Vous ne franchissez les frontières du royaume de la pertinence qu'à la condition de maîtriser la matière. **L'originalité, la réflexion personnelle sont de formidables compléments à la connaissance de la matière ; en aucun cas des substituts.** D'un point de vue stratégique, on n'hésitera pas à montrer qu'on a pris la peine de réfléchir à la matière, voire que c'est la structure même du cours (c.-à-d., le professeur) qui y incite !²³

De même que vous n'avez pas hésité à répéter la matière oralement — ou dans le for de votre esprit — lors de sa mémorisation, vous ne devez pas hésiter à le faire, de temps à autre, en vous figurant l'examineur en face de vous ! Une performance *orale* — par exemple une conférence — se prépare *oralement*. Si l'examen est écrit, vous tâcherez, en complément de votre mémorisation verbalisée, de vous ménager quelques simulations d'examens écrits, par exemple avec les questions des années précédentes que vous seriez parvenu à dégoter.

Pas plus que la gestion de la dimension relationnelle des examens ne dispense de connaître ses matières, la connaissance de la matière

²³ À mesure que vous avancerez dans vos études, le risque augmentera d'être confronté à des professeurs qui en savent, sur tel ou tel point de matière, objectivement moins que vous. On évitera soigneusement de le leur faire sentir !

ne dispense de tenir compte de la dimension relationnelle de l'examen. L'étudiant qui réussit joue — et gagne — sur les deux tableaux.

Le cas du QCM/QRM

Depuis 2020, les QCM se généralisent ; ils facilitent la tâche des correcteurs et objectivent les examens. Toutefois, le QCM qui n'est qu'une modalité d'examen cause de grands stress parmi les étudiants Cogito. Dit autrement, des étudiants qui connaissent le cours ratent l'examen en raison du QCM. Voici comment procéder.

- 1.** Lire chaque question et l'intelliger terme après terme comme s'il s'agissait d'un texte "sacré" — chaque mot compte — jusqu'à en faire l'exégèse AVANT de regarder les options ;
- 2.** Tenter de répondre à la question toujours AVANT de regarder les options ;
- 3.** Quand la réponse est connue, et qu'on l'aperçoit dans la liste des options, on prend néanmoins connaissance de la totalité des options avant de répondre ;
- 4.** Quand la réponse n'est pas connue, commencer par éliminer les options qui paraissent fausses (même quand on ne connaît pas la vérité, on a presque toujours suffisamment de connaissances pour éliminer une partie de la fausseté) ;
- 5.** Quand on a eu éliminé les options fausses, appliquer aux options qui subsistent la technique Cogito du « coefficient de plausibilité », c.-à-d. donner une cotation de vraisemblance aux options qui restent (par exemple 6/10 pour A, 8/10 pour D). Même quand on ne connaît pas la vérité on possède des informations qui permettent de jauger la vraisemblance ;

6. Dans cette dernière hypothèse, opter pour le coefficient de plausibilité le plus élevé ;
7. S'interdire de revenir en arrière, même quand c'est techniquement possible : chronophage et non rationnel.

En ordre accessoire :

- a) Si le coefficient de plausibilité n'est pas décisif pour une question, il est encore possible d'identifier la réponse qui contient le plus d'informations (« la plus longue »), qui sera généralement correcte. De nombreuses études sur la rédaction de QCM montrent que les bonnes réponses sont souvent plus longues ou plus nuancées, car elles doivent être précises et éviter les ambiguïtés (et les recours en justice!).
- b) On commencera, quand c'est techniquement possible, par les questions dont on connaît manifestement la réponse (sans et avant de regarder les options).
- c) Points négatifs
S'agissant de la modalité des points négatifs, il n'existe pas de consigne générale : en cas d'incertitude, faut-il répondre ou ne pas répondre ? La seule façon de traiter ce problème de façon rationnelle est de juger en fonction du contexte de votre examen. Si l'examen se passe franchement bien, prendre le risque d'un point négatif est rationnel. Si l'examen paraît « ric-rac », on évitera probablement de plonger en dessous de 10 (sur 20) en risquant des points négatifs. (Ce qui rappelle l'importance de commencer par les questions « faciles » — pour vous — car c'est cela « le contexte » de votre examen!).
- d) Quand cela est permis, on veillera enfin à se munir lors de l'examen d'un support unique, actuel & complet, quadrillé d'une parfaite table des matières et le support est paginé. Alors, on retrouve le « lieu » de l'info dans la seconde en rentrant dans le cours par la table des matières.

En conclusion, le QCM/QRM est une simple modalité de l'examen qui a le mérite de l'objectiver ; on veillera à l'aborder de façon « militaire » hiérarchique et surtout rationnelle, en intégrant la méthode qui précède et s'y tenant même si — surtout quand — l'examen ne se passe pas au mieux.

Voilà. Ici s'arrête notre méthode, et commence la vôtre qui, répétons-le, ne pourra naître que dans la souffrance — très relative, et si gratifiante ! — d'un travail effectif.

14. LES GRANDS ABSENTS : L'HORAIRE, LE SCRIBE ET LE HIBOU

Apprendre à se connaître. Peut-on tirer de cet antique principe « socratique », ²⁴ maintes fois rabâché et qui paraît le plus souvent sans utilité, un contenu utile ? Dans le contexte de la méthodologie du travail pour les études supérieures, la réponse à cette question est oui.

En effet, se donner une méthode de travail suppose de respecter un certain nombre de canons négatifs — *ne pas* chercher à résumer l'intégralité de ses cours, *ne pas* multiplier les supports, etc. — et de canons positifs — ne serait-ce que les rubriques inhérentes à la méthodologie. Ces différents éléments, il vous appartiendra, à vous seul, d'en faire un *système* d'étude. En dernière analyse, répétons-le, **vous serez le seul artisan de votre méthode de travail**. D'où l'importance d'apprendre à se connaître.

Apprendre à se connaître, du point de vue du travail universitaire, c'est d'abord apprendre à dissiper les pseudo-limites que l'on vous suggère, ou que vous vous suggérez à vous-même. De quoi s'agit-il ? Nous prendrons trois exemples. Ce sont les grands absents de la Méthode Cogito.

²⁴ Principe socratique présumé, puisque Socrate ne nous a pas laissé une ligne de sa main, et que les seules sources authentiques d'accès à sa pensée — Platon, Xénophon, Aristophane — sont divergentes. Le « Socrate » de la tradition est, essentiellement, un « avant-Platon » présenté par celui-ci comme le précurseur de ses propres théories. (Si quelqu'un vous confie qu'il lit Socrate avec bonheur, ne lui prêtez jamais d'argent.)

L'horaire

Premier exemple : la durée des périodes de travail. Peut-être vous a-t-on déjà conseillé, avec certitude le fera-t-on, de limiter vos périodes d'étude à des tranches d'une heure. C'est qu'en effet, nous assure-t-on, « **notre esprit ne peut pas être réellement efficace pendant plus d'une heure** ». **N'en croyez rien**. S'arrêter de travailler implique de recommencer quinze ou trente minutes plus tard. Tout qui témoigne d'un minimum d'égard au vécu concret d'un étudiant sait que cette remise au travail est laborieuse et source de fréquents reports. S'interrompre au bout d'une heure vous obligerait à recommencer une dizaine de fois sur la journée : c'est beaucoup. Ce seul motif suffirait à rallonger la durée de vos périodes d'étude.

L'essentiel, toutefois, réside dans le fait que nos esprits, nos capacités de résistance, nos tempéraments sont différents. Que certains étudiants doivent s'interrompre après une heure est possible, bien que fâcheux, puisque les examens écrits durent rarement moins de deux heures. La plupart d'entre nous — et, nous en faisons le pari, avec un peu d'entraînement, *vous qui lisez ces lignes* — sommes capables de rester concentrés et productifs pendant une heure trente à deux heures.

Le scribe

« Je ne mémorise bien que si j'écris ». Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette phrase de la bouche d'étudiants qui, touchés par la grâce, se mettaient quelques jours plus tard à mémoriser des dizaines de pages sans plus écrire le moindre mot ! La plupart d'entre eux ne s'étaient pas persuadés eux-mêmes de cet impératif. Ils en avaient entendu parler, pour conclure aussitôt à l'inexorable nécessité de l'écrit dans leur cas particulier. Cette méthode ne rencontre pas les exigences de la pratique. Un étudiant qui, pour mémoriser un cours de 800 pages, doit en écrire chacun des éléments pertinents, mettra

cinq à dix fois plus de temps qu'il n'en faudra à l'étudiant qui se dispense de ce laborieux hommage aux scribes de l'Égypte ancienne. On nous rétorque : « Ah, mais moi je n'écris pas tout ! La moitié environ, pas davantage ». Toutefois si l'étudiant peut se dispenser de l'écrit pour la moitié, par quel phénomène mystérieux ne pourrait-il pas s'en dispenser pour le tout ? Surtout, cette obligation de l'écrit ne résiste pas à l'analyse : combien, parmi nous, ont appris à écrire avant de parler ?

Tâchons, sur ce point important, de répondre aux objections. Il ne s'agit pas de construire une quelconque phobie de l'écriture — indispensable pour résoudre des exercices, esquisser des schémas ou rédiger des notices — seulement de démentir que l'écrit conditionne la mémorisation. On nous dit : « Quand j'écris, je me représente la matière dans mon esprit ; c'est pour cela que l'écrit m'aide à mémoriser ! ». Nous ne doutons pas de l'intérêt, la nécessité même, de se représenter la matière pour la retenir, mais posez-vous la question. Dans cette opération, qu'est-ce qui fait la mémoire : se représenter la matière dans l'esprit, ou décrire des arabesques avec la main au-dessus d'une feuille de papier (ou un clavier d'ordinateur) ? « D'accord, poursuit l'objecteur, mais écrire oblige à mettre la matière en phrases personnelles, donc à s'approprier la matière : voilà le rapport à la mémorisation ! ». Argument aussi bien fondé que le précédent : exprimer la matière, la formuler pour se l'approprier, facilite indubitablement sa mémorisation. Mais en quoi l'expression *écrite* aurait-elle, sur ce point, des vertus supérieures à l'expression *orale* (ou mentale) ? Y aurait-il, entre l'encre et l'esprit humain, un rapport magique ? « Ce que vous oubliez, s'exclame notre valeureux sceptique, c'est la mémoire visuelle ! Quand on écrit, non seulement on formule la matière, encore la *voit-on*. Voilà ce qui fonde la supériorité de l'écrit ! » Voilà qui fonde la supériorité de l'oral²⁵ : comme on l'a montré, d'écrire en étudiant, non seulement ne renforce pas mais déforce la mémoire visuelle, car au premier support visuel on en ajoute un second. Concluons-en que **l'omniprésence de l'écrit dans l'étude, outre qu'elle est pratiquement intenable, est un *mythe*.**

²⁵ Ou de la répétition mentale (sans parler) qui présente, sur l'oral, l'avantage d'être moins fatigante. Elle suppose, en revanche, de pouvoir vous isoler de votre environnement.

Le hibou

Dernier exemple : les étudiants-hiboux, ces sympathiques gardiens nocturnes des campus universitaires qui sont convaincus de ne pouvoir étudier que la nuit. Cette plus grande efficacité de l'étude nocturne pour certains étudiants, ne la contredisons pas. D'autant que c'est souvent l'étudiant lui-même qui en fait le constat. Peut-être devez-vous étudier dans un environnement bruyant qui ne s'apaise qu'à la tombée de la nuit. Toutefois l'homme est un animal diurne, physiologiquement programmé pour vivre le jour. Il n'est donc **pas exact, abstraction faite de la question du bruit, que l'étude serait, par essence, plus efficace la nuit**. Quant au bruit, il peut se traiter par d'autres moyens (boules Quiès, casque anti-bruit, retraite dans quelque lieu paisible). Surtout, la réussite d'une session d'examens s'envisage de manière globale, jusque et y compris la session proprement dite. Or, les examens se déroulent le jour. **S'infliger un *jetlag* en début de session ne fait qu'ajouter à la zombification inhérente à toute période d'étude intensive et prolongée.**

Quoi qu'il en soit de ces trois aspects de l'étude, une vérité demeure : vous serez le seul artisan de votre méthode de travail. Ce qui suppose d'apprendre à composer avec vos forces, vos énergies, vos limites et faiblesses aussi, en veillant à résister par un esprit critique au tsunami de conseils de méthode qui, dès la première semaine de cours, ne manquera pas de barrer l'horizon !

POUR CONCLURE

La méthode est narcissique, car elle vous apprend à vous connaître vous-même et à apprivoiser les puissances, désormais maîtrisées, de votre esprit.

Au fil des chapitres, nous vous avons livré des conseils d'étude, jusqu'à esquisser un système d'étude *cohérent* et *généralisable* à l'ensemble d'une période d'étude.

Ce système d'étude, en bref, consiste, pour chaque cours, à vous constituer un **support** d'étude unique, actuel et complet ; à établir, au début de la période d'étude qui précède les examens, un **plan de travail** aussi sommaire que rigoureusement appliqué (assigner à chaque matière un nombre de jours déterminé, s'y tenir strictement en jouant sur la variable d'ajustement de la quantité de matière sélectionnée) ; à **sélectionner**, à même vos supports (sans les résumer, sans les copier) **l'information pertinente** (et non des phrases !) ; à **mémoriser** l'information sélectionnée (et la table des matières) par la **répétition verbalisée (non écrite !)** et la **mise en scène de vos connaissances** ; enfin, à envisager l'examen, non pas comme la restitution mécanique de la matière apprise, mais comme une « **performance** » **dynamique et relationnelle**.

Nous avons montré comment de nombreux problèmes de « compréhension » se laissent résoudre en problèmes de méthode. Ainsi la plupart des cours suivent-ils un cheminement logique, conditionnant la compréhension de chaque partie par la compréhension *et* la mémorisation — c'est-à-dire la connaissance — des parties précédentes. L'étudiant qui attend d'avoir compris l'intégralité de son cours avant de commencer à l'étudier passe ainsi, tout naturellement, à côté de son sujet. De même, la compréhension de la plupart des matières de sciences exactes suppose d'en maîtriser l'alphabet

que sont les mathématiques (c'est le « principe Rachafi » comme nous disons chez Cogito!).

Nous avons débuté ce manuel en soulevant la question de principe : devez-vous entamer des études supérieures ? Pas faut-il, question générale et abstraite ; mais devez-vous entamer des études supérieures, question qui se rapporte à un vécu concret et particulier, le vôtre. Quelque peu à contre-courant du *Zeitgeist* (esprit du temps), nous avons soutenu que la décision d'entamer des études supérieures devait être mûrement réfléchie, et qu'y répondre de manière sensée supposait d'explorer concrètement le champ des filières possibles. Avant de s'y engager.

Vertigineuse est la décision qui, à dix-huit ans, engage la totalité de votre avenir. Pourtant, vous êtes seul à même de prendre cette décision. Personne, ni vos parents, ni vos amis, ni les services de guidance et d'orientation ne devraient assumer cette responsabilité à votre place. Cela ne signifie pas que les conseils de votre entourage doivent être négligés, méprisés encore moins, mais qu'ils ne pourront vous aider qu'à circonscrire le champ des études possibles. Dans ce champ restreint, la décision finale vous incombe et vous appartient.

Il en ira de même de votre méthode de travail. Notre méthode n'est qu'un squelette, une structure, une esquisse : il vous revient de lui donner vie. Ce que vous ferez par le travail, en vous exerçant.

7 février 2012,
révisions mai 2016, 2020,
révision-augmentation juillet 2025

REMERCIEMENTS

Nous remercions Nathanaël Laurent, pour la rapidité et l'approfondi de sa relecture, le professeur Said Rachafi, pour son génie de physicien et de pédagogue, et Thomas Godefridi, dont l'acribie nous a épargné des fautes pardonnables, d'autres moins. Remerciements également à Nicolas Houssiau, François Simon, Sylvie Poncin, Perine Normand, S. Idelsen, Aurore Van Walle, Stéphane Garcia, Katty Léonard, Dave Tshimbalanga, Mathieu Genard.

Il va sans dire nous demeurons seul responsable des imperfections du produit final.